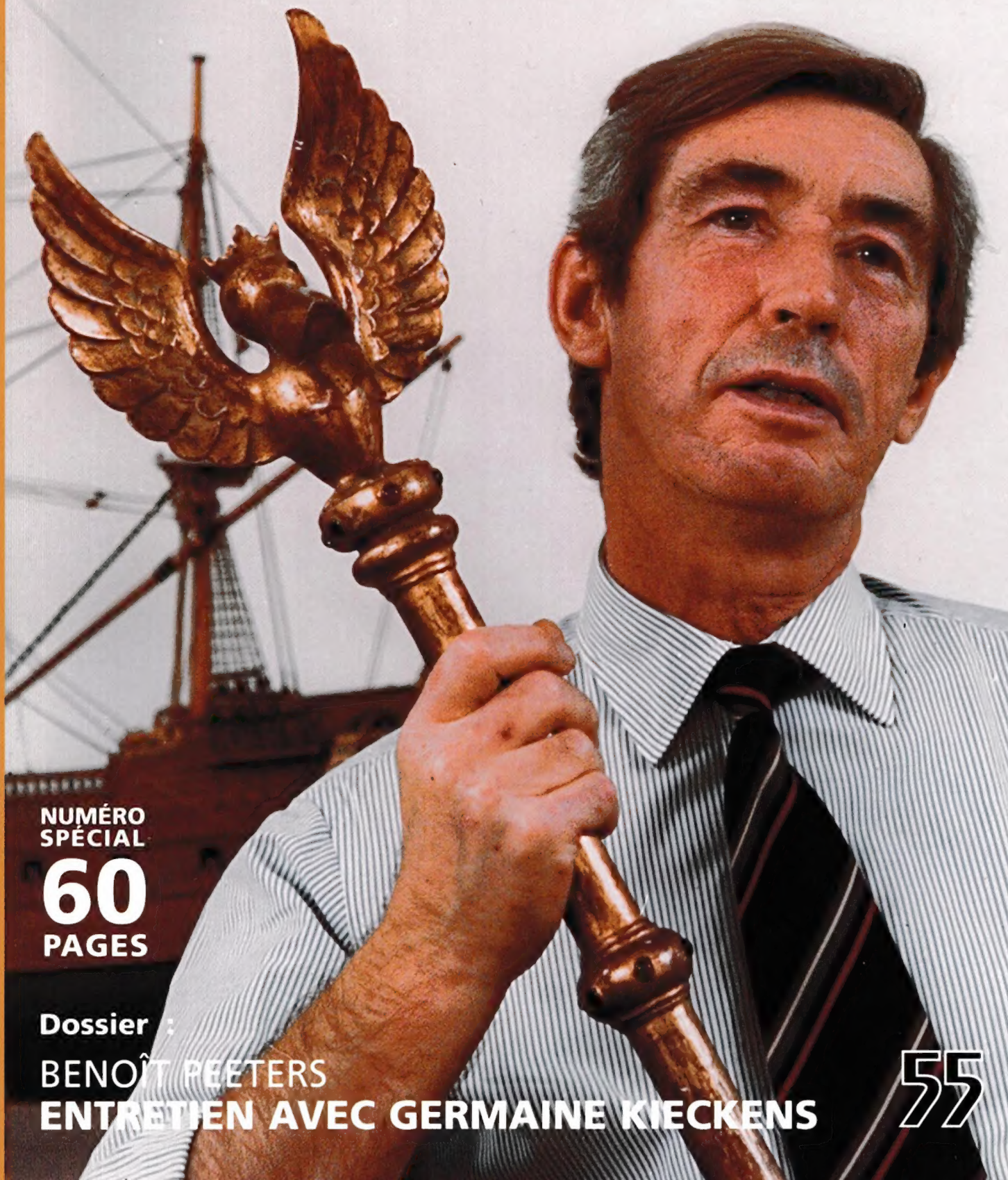
GEORGES REMI
22 MAI 1907 - 3 MARS 1983
30 ANS DÉJÀ

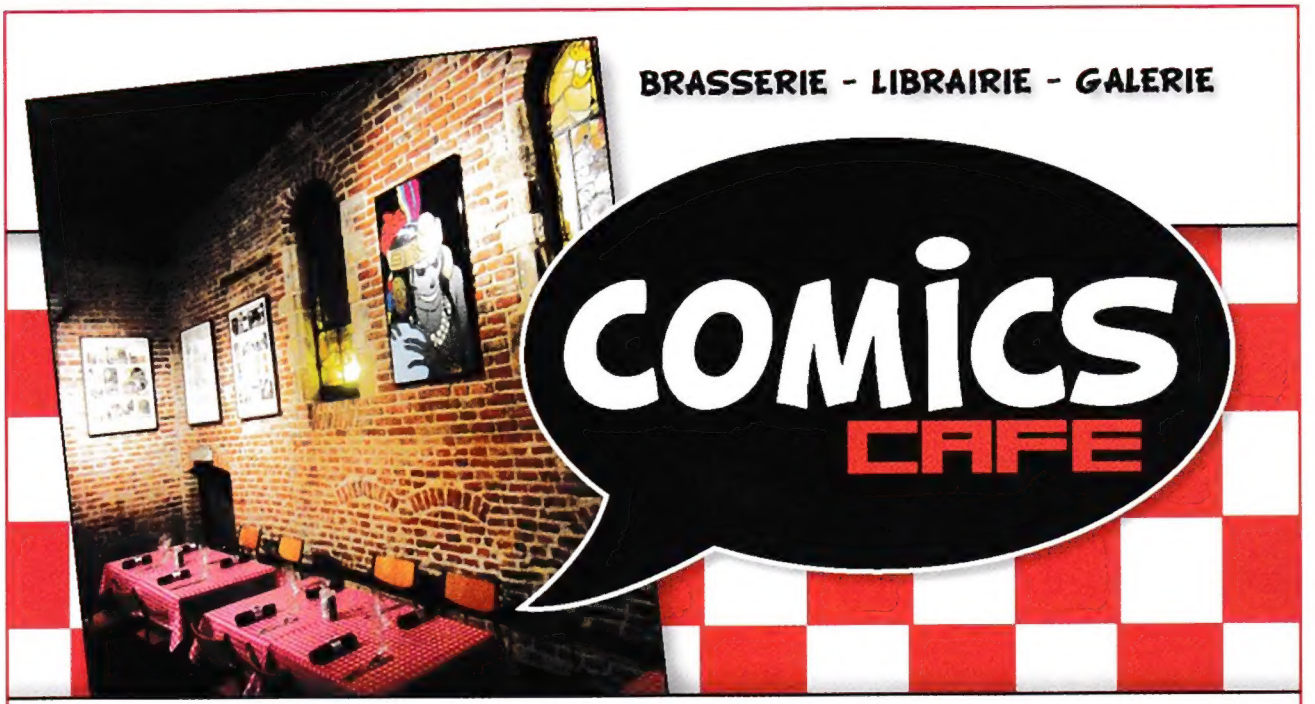
LES AMIS DE HERGÉ
NUMÉRO 55 - PRINTEMPS 2013



NUMÉRO SPÉCIAL
60 PAGES

Dossier :
BENOÎT PEETERS
ENTRETIEN AVEC GERMAINE KIECKENS

55



BRASSERIE NON STOP MIDI MINUIT

PLACE DU GRAND SABLON, 8
1000 BRUXELLES
tél. +32 (0)2 513 13 23
www.comicscafe.be

EN COUVERTURE :

En hommage à Hergé disparu voici juste trente ans, le portrait proposé en couverture de ce numéro commémoratif est dû au photographe Jacques Kobel. Il date d'octobre 1972.

Quant au dessin qui décore notre Mur du Fond, il figure dans le Livre d'or de la maison que Stéphane Janssen, grand ami d'Hergé, occupait en 1966 à Hoeilaart. Comme tous les visiteurs, le créateur de Tintin avait été frappé par le grand tableau de Jan Burssens « Les Gémeaux », exposé dans le hall d'entrée. D'autant plus impressionné, sans doute, qu'il était lui-même né sous ce signe.

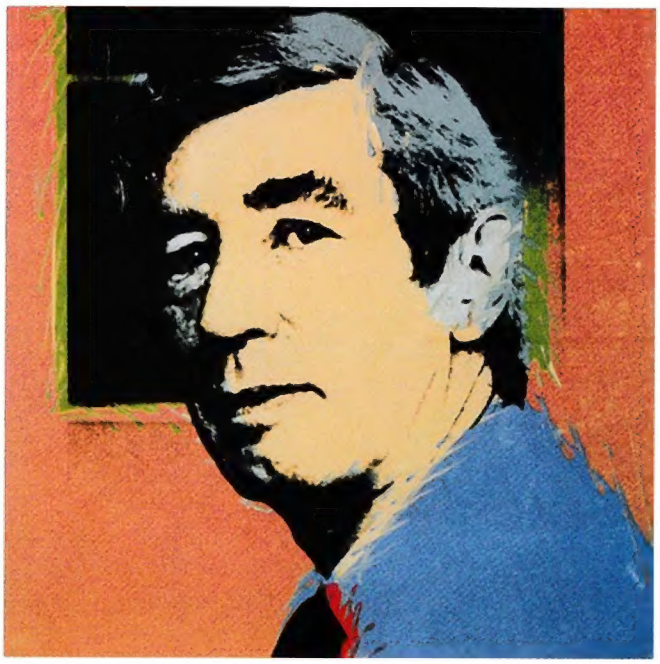
CI-DESSOUS :

Dans cette case extraite de *Jari et le Plan Z*, récit publié en 1960 dans le journal *Tintin*, Raymond Reding a représenté autour d'Hergé, sans les nommer, les collaborateurs les plus en vue de l'hebdomadaire. De gauche à droite à partir du reporter (purement imaginaire) : Albert Weinberg, Luc Varenne (le célèbre reporter sportif tenait alors une chronique dans *Tintin*), Tibet, Fred Funcken, Hergé, François Craenhals, Jacques Martin, Édouard Aidans et Jean Graton.

MERCI CLAUDE JEAN ... POUR L'INSTANT, JE NE PUIS VOUS DIRE GRAND-CHOSE CAR L'ENTRÉE DU BUILDING EST OBSTRUÉE PAR UN ESSAIM GROUILLANT DE "JITIS" ... MAIS PUISQUE JE SUIS ENTOURÉ DE FIGURES BIEN CONNUES DES JEUNES, JE M'EN VAIS POSER QUELQUES QUESTIONS À LA RONDE ...

E D I T O R I A L

C'ÉTAIT HIER



C'était il y a trente ans, mais je m'en souviens presque comme si c'était hier. Sur le coup de treize heures, ce vendredi-là, je garais ma voiture à proximité de l'établissement scolaire où j'enseignais. Le journal parlé venait de commencer, par les titres comme il se doit. Le présentateur, qui utilisait l'imparfait, citait les noms de Tintin et de Georges Remi, dit Hergé... J'avais compris ! Comme tout un chacun, j'apprenais que le « père » de Tintin s'était éteint la veille, dans la soirée, aux Cliniques Universitaires Saint-Luc à Bruxelles, au terme d'une longue période de maladie qui l'avait forcé à interrompre ses activités. C'était le 3 mars 1983. « Les Amis de Hergé » n'existaient pas encore, mais Tintin et Milou ne manquaient pas d'amis, à travers le monde, de sorte que nous devons être nombreux aujourd'hui à nous souvenir avec précision de l'endroit où nous étions et de ce que nous faisions lorsque nous avons appris la disparition de leur créateur.

Je demeure convaincu qu'au soir de sa vie, après trois longues années de maladie et d'inactivité, Hergé pensait que son œuvre ne tarderait pas à tomber dans l'oubli, comme ce fut le cas pour Bécassine, Zig et Puce ou les Pieds Nickelés. Ces héros ne survivent à leur créateur que de façon toute relative, leurs albums n'étant plus guère prisés. Passés de mode, ils font désormais partie de l'histoire de la Bande Dessinée, mais ne suscitent plus l'engouement. Hergé, qui était peut-être le plus mal placé pour juger de l'importance de sa création, s'est trompé à cet égard. Le sort de Tintin est tout autre. D'abord, il n'a pas fallu dix ans pour que le tirage cumulé des albums double son score. Et depuis 1983 l'aura de Tintin n'a cessé de s'étendre.

L'association « Les Amis de Hergé » s'est constituée au printemps 1985, soit deux ans à peine après la disparition du dessinateur. Bien avant la naissance d'Internet et la vogue des réseaux sociaux, son dynamisme a permis à d'autres associations de voir le jour dans différents pays et d'y fédérer l'affection du public, tant pour l'auteur que pour ses personnages. C'est à l'un comme aux autres que ce numéro spécial de notre revue entend rendre un hommage exceptionnel sur soixante pages, au gré d'articles qui intègrent des aspects ou documents inédits ou qui renouvellent le regard que les admirateurs d'Hergé n'ont cessé depuis trente ans de jeter sur une œuvre pourtant définitivement close. Qu'il s'agisse de découvertes au niveau de la documentation, de la publication d'archives privées, de l'exhumation de dessins oubliés, de la publication d'analyses, de commentaires ou de témoignages, la revue *Les Amis de Hergé* s'efforce de rencontrer dans chacun de ses numéros les attentes d'un public éclectique mais exigeant : celui qui, généralement, a vécu en compagnie de Tintin le meilleur de son âge, et qui lui reste attaché. Si Hergé n'est plus là, le personnage qu'il a imaginé et animé reste plus vivant que jamais.

Voilà pourquoi «Les Amis de Hergé» ont encore de belles années devant eux, pour prolonger — mais surtout partager avec les plus jeunes générations — leurs découvertes et les émotions qu'ils éprouvaient hier, lorsqu'ils ouvraient un nouvel album ou lorsqu'ils feuilletaient les pages du magazine dont Tintin était la vedette.

Philippe GODDIN

éditorial
3 C'ÉTAIT HIER — *par Philippe GODDIN*

cases magiques
5 UNE PARENTHÈSE CONTEMPLATIVE — *par Thierry LESCUYER*

où va-t-il les chercher ?
6 DU RIO ARAGUAYA AU FLEUVE BADURAYAL — *par Emil SZABOR*

mieux routard que jamais
9 RENARD CURIEUX INÉDIT — *par la RÉDACTION*

gymnastique cérébrale
13 BRÈVE HISTOIRE ANAGRAMMATIQUE DU CHÂTEAU DE MOULINSART — *par Cyrille MOZGOVINE*

découvertes
14 GEORGES REMI, MARIN D'EAU DOUCE — *par Philippe GODDIN*

tintinologie
18 DES BIJOUX EN FLEURS (FIN) — *par Jean-Luc PLANCHET*
50 LE TEMPLE DU SOLEIL — *par Jean-Marie APOSTOLIDÈS*

dossier
21 ENTRETIEN AVEC GERMAINE KIECKENS — *par Benoît PEETERS*

joyeux drilles
29 L'ÉMOTION, CE BOIS DONT ON FAIT LES CAPITAINES — *par Grégoire MONTANGERO*

vous dites ?
32 C'EST UNE BONNE QUESTION... ...QUI MÉRITE UNE RÉPONSE

signé Hergé
34 PORTRAITS CARICATURÉS — *par HERGÉ*

jamineries
39 QUAND MONSIEUR PAUL DÉMÉNAGE... — *par la RÉDACTION*

et pendant ce temps, à Bruxelles...
40 QUICK, FLUPKE ET LE TROISIÈME LARRON — *par Vincent BAUDOUX*

aéronautique
44 LES AVIONS PRÉFÉRÉS D'HERGÉ 3. *BIS REPETITA PLACENT* (SUITE) — *par Jacques HIRON*

de titini rebus
47 LES DÉCALCOMANIES TINTIN ET MILOU — *par Gaëtan LALOY*

55 la dépêche

60 le mur du fond

UNE PARENTHÈSE CONTEMPLATIVE

La lune éclaire le domaine de Moulinsart de ses reflets d'argent. Dans le fond de la prairie, les Tziganes sont rassemblés autour du feu, à côté de leurs roulottes. L'un d'eux joue de la guitare.

Au premier plan avec Milou, Tintin contemple la scène. Pour ne pas déranger le groupe, il s'est arrêté à la lisière du bois. Le sol éclairé par la lune apparaît en bleu pâle, contrastant avec le noir brillant. Découpé en ombres chinoises, le plan intermédiaire se prolonge jusqu'aux roulottes. Ce petit tableau impressionniste a su interrompre la promenade vespérale du petit reporter.

Reposant sur une diagonale, l'image oppose ses deux parties. Le groupe de Tintin et Milou, tout en blancs bleutés, tranche avec celui des Tziganes, où l'orangé éclate dans le bleu. Le jeu harmonieux de ces complémentaires induit une atmosphère de calme et de paix, tout en mettant l'accent sur la lueur du feu de camp. On pense à *Correspondances*, le poème de Baudelaire, qui décrit ce type d'oppositions. *Comme de longs échos qui de loin se confondent, dans une ténébreuse et profonde unité, vaste comme la nuit et comme la clarté, les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*

Ici aussi les parfums, les couleurs et les sons se répondent. Parfum dégagé par le feu de bois, couleurs opposées du bleu et de l'orangé, sons de la guitare (matérialisés dans les cases précédentes par des bulles colorées) : tout concourt à créer un climat poétique. L'orangé qui enveloppait les Tziganes dans la case précédente suggérait la chaleur, l'amitié. Les sons, la lumière du feu, la fumée qui virevolte : la vie est là ! Ici, au contraire, l'image est comme la traduction du « paysage intérieur » de l'observateur. Entre ce décor et la nostalgie de Tintin, voire sa mélancolie ou sa tristesse de ne pouvoir participer à cette scène chaleureuse, la correspondance est manifeste. *Hélas ! Milou, il faut rentrer !* dira-t-il à la case suivante. Hergé éprouverait-il ici la nostalgie des veillées scoutes autour du feu de camp ? C'est bien possible car depuis longtemps il n'y participe plus que par le souvenir, en observateur distant et ému, comme Tintin. Ce dessin serait-il donc aussi un souvenir, un bref retour sur une époque révolue ?

Cette petite case n'est sans doute pas essentielle à l'intrigue, mais si l'on considère *Les Bijoux de la Castafiore* comme une enquête — certes peu classique car moins destinée à retrouver l'émeraude qu'à innocenter les Tziganes —, cette scène n'est pas sans importance. À Tintin comme aux lecteurs, elle dévoile le charme d'une autre culture, et révèle une autre façon de vivre. Peu de choses sont exprimées ici, mais tout est suggéré. Toute en mélancolie, la vision intérieure du héros se confond avec la vision extérieure qu'il a du paysage nocturne.

Ce qui est finalement le plus insolite dans cette case poétique, c'est de voir le remuant Tintin subitement inactif et détendu, les mains dans les poches. La musique et la veillée autour du feu l'ont enfin arrêté ! Il écoute et admire, immobile... ce qui n'est pas si courant dans une bande dessinée. Du même coup, il nous entraîne avec lui dans cette brève parenthèse contemplative, nous invitant à ouvrir les yeux et à rêver avec lui.

Thierry LESCUYER

DU RIO ARAGUAYA AU FLEUVE BADURAYAL

On trouve dans la documentation d'Hergé un feuillet, marqué *Brésil 35*, que l'auteur de Tintin a de toute évidence utilisé lors de la création de *L'Oreille cassée* en 1936. Deux photos extraites d'une revue y sont collées, sous le titre général *Bouches des lacs sur le fleuve Araguajo*. La première, celle qui retient notre attention, montre deux pirogues évoluant près d'un tronc d'arbre tombé depuis longtemps dans un cours d'eau. Notre ami Jacint Guillem a pu acquérir récemment une carte postale éditée jadis par les Missions Salésiennes qui reproduit la même scène, et nous donne de ce fait l'occasion de commenter l'utilisation de cette photo par Hergé en octobre 1936.

La Rédaction

Où le trouver (à supposer qu'il en subsiste encore quelque trace), cet arbre tombé dans l'eau d'un fleuve qui fait plus de 2 500 kilomètres de long ? Pas obligatoirement sur sa rive gauche, comme le fait croire Hergé dans *L'Oreille cassée*.

La photo sur laquelle le créateur de Tintin s'est appuyé — et pas seulement pour dessiner l'illustration de couverture de l'album *L'Oreille cassée* — nous est connue depuis pas mal d'années. Mais jusqu'ici elle n'avait guère fait l'objet de commentaires. Elle mérite pourtant qu'on s'y attarde.

Provenant d'un magazine (encore à identifier) datant vraisemblablement de l'année 1931 (comme semble l'indiquer une inscription manuscrite posée près d'un des extraits), la photographie dont Hergé s'est servi correspond très exactement à ce que montre la carte postale titrée *Recoin tranquille sur la rive de l'immense Araguaya* que nous reproduisons en haut de la page. C'est à peine si le cadrage était plus large dans la revue, mais la vue est la même dans les deux cas.

Les Araguayas du Bananal

Nous ne nous attarderons pas sur la variation orthographique qui nous apparaît aujourd'hui entre *Araguajo* (le titre qu'Hergé a indiqué sur sa documentation est sans doute tiré de la revue qu'il a utilisée) et *Araguaya* (chez les Pères Salésiens, éditeurs de la série de cartes postales *Brésil – Matto-Grosso*).

Du reste, les dictionnaires font aujourd'hui état de l'*Araguaia*, une rivière du Brésil dont le cours mesure pas moins de 2 640 kilomètres, et dont les deux bras forment l'île du Bananal. Celle-ci serait, selon le *Larousse encyclopédique, peuplée d'Indiens plus ou moins civilisés*.

Des Indiens Araguayas ou des Arumbayas ? Car comment ne pas remarquer les similitudes entre les mots *Araguaya* et *Arumbaya*, ou entre *Bananal* et *Badurayal* ?

L'arbre qui cachait la forêt

Mais penchons-nous plutôt sur le travail graphique accompli par Hergé sur base de cette seule documentation. En toute logique, la première fois qu'il y a eu recours, c'était pour donner naissance à la première des deux cases reproduites en page de gauche. Il s'agissait, pour lui, de composer une image de transition, comme l'indique le texte qu'il y a fait apparaître : *Plusieurs jours ont passé...* Il y a transposé le décor principal de la photo : l'arbre mort. Mais il n'allait pas en rester là.

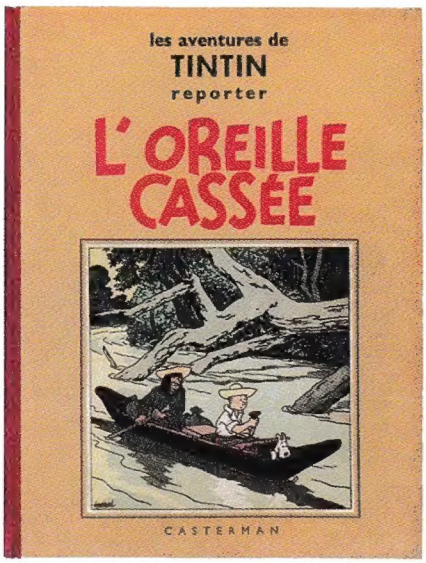
Il y a tout lieu de penser qu'une fois qu'il a eu fini la double planche à paraître dans *Le Petit Vingtième* du 12 novembre 1936, Hergé s'est attelé à composer la couverture du numéro du 5 novembre, qui devait annoncer l'expédition entreprise par Tintin *vers le pays des Arumbayas*. Un dessin beaucoup plus fouillé que l'autre, d'ailleurs destiné à paraître « en couleurs », comme en attestent les documents ici reproduits.

Fusionner pour anticiper

Sauf exception, les illustrations qu'Hergé met en couverture de l'hebdomadaire ne sont jamais le pur et simple agrandissement d'une des cases du récit en cours de publication. Dans le cas présent, il a choisi de « fusionner » les deux cases que nous avons citées en page de gauche : la vue générale de la descente du fleuve, avec son décor puissamment évocateur, et le plan plus rapproché qui montre Tintin et son guide indien à la manœuvre, avec un Milou très attentif à l'avant de la pirogue.

Le format auquel cette illustration allait être reproduite nécessitait que l'image soit plus détaillée, tant dans le jeu des ombres et des lumières que dans la perspective du cours d'eau. Et cela d'autant plus que ce dessin allait nécessairement paraître en couleurs, grâce à la combinaison d'un aplat vert et de deux trames mécaniques, l'une issue du noir et l'autre du rouge.

Sur le dessin original qu'il transmet aux photograveurs, Hergé se contente d'indiquer par des hachures les zones à traiter en « grisé noir » (*sic*). Mais, comme on le constate ci-dessus, le jeu de couleurs qu'il leur imposera par ailleurs entraînera chez bien des lecteurs l'impression d'une complète polychromie.



Ci-dessus et à droite, la même scène mais un nouveau dessin : Hergé met en couverture de son prochain album le contenu d'une couverture du *Petit Vingtième* particulièrement évocatrice.

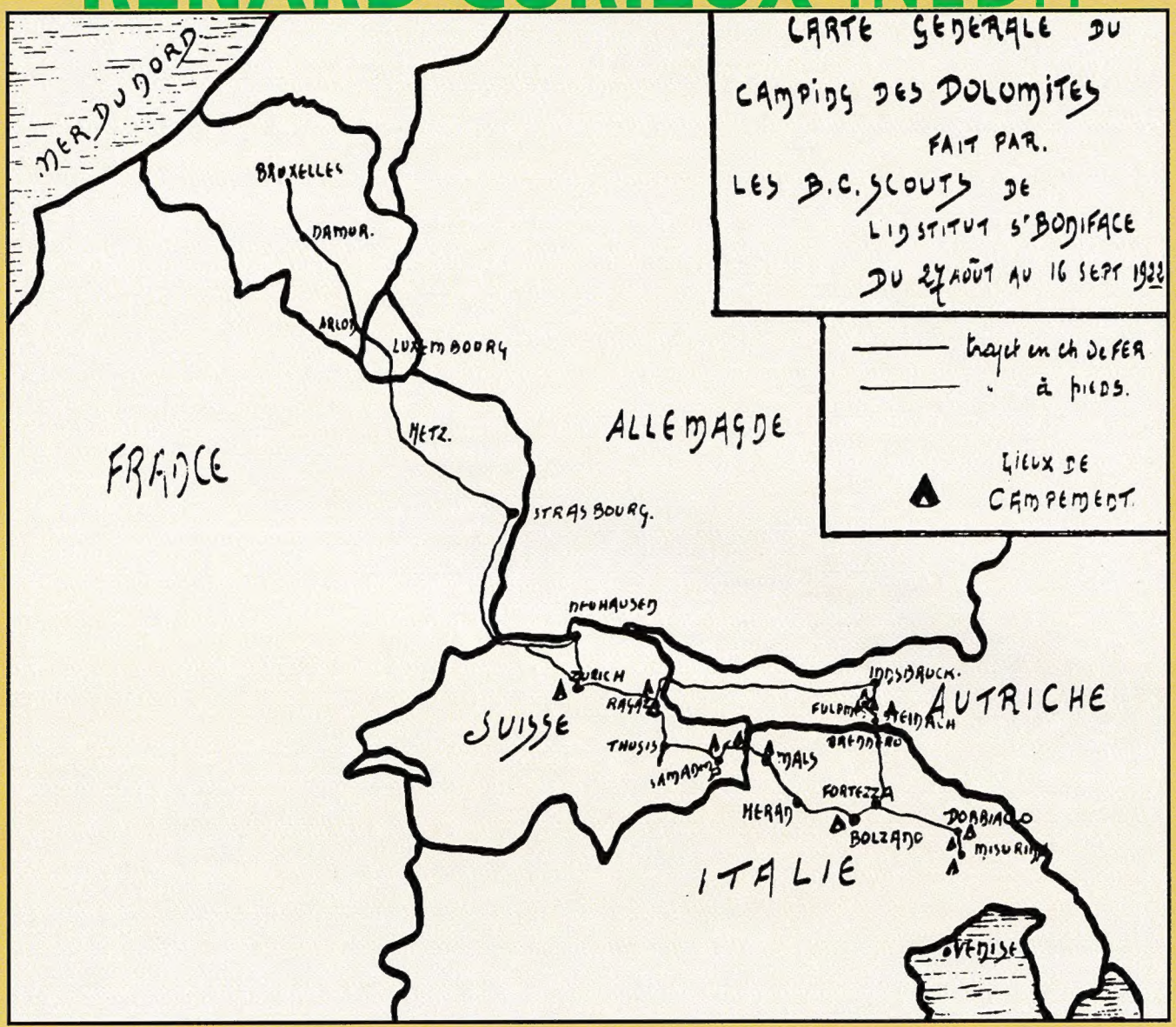
Honneur suprême

À la mi-juillet 1937, alors que le *Petit Vingtième* a entrepris depuis quelques semaines la publication de *L'Île Noire,* Hergé fait savoir à Casterman qu'il vient de terminer la vignette de couverture du futur album *L'Oreille cassée*. Pour cet épisode, il disposait de pas moins de 45 illustrations de couverture du *Petit Vingtième*, et n'avait dès lors que l'embarras du choix. Plutôt que de chercher à élaborer quelque chose d'autre, il a choisi l'image qui montrait la navigation de la pirogue sur le fleuve Badurayal où, contrairement à la plupart des autres, le héros contrôle la situation. Une scène qui, de surcroît, symbolise parfaitement l'aventure sud-américaine de Tintin. Le dessinateur s'est cependant imposé d'en reprendre le tracé, pour en améliorer pas mal de détails. Cette fois, elle paraîtra en couleur. Lorsqu'il s'agira d'en modifier la présentation, pour les besoins de la couverture dite «grande image» (pleine page), il choisira de la redessiner une nouvelle fois, et d'en améliorer encore bien des aspects avant d'en élargir le cadre de chaque côté et d'y prolonger le décor. Le « recoin tranquille » et son arbre mort ont donc été restitués au moins quatre fois, en tout, par la main d'Hergé.

Emil SZABOR

À droite, encore la même scène, redessinée une deuxième fois, mais dans un cadre plus large.

RENARD CURIEUX INÉDIT

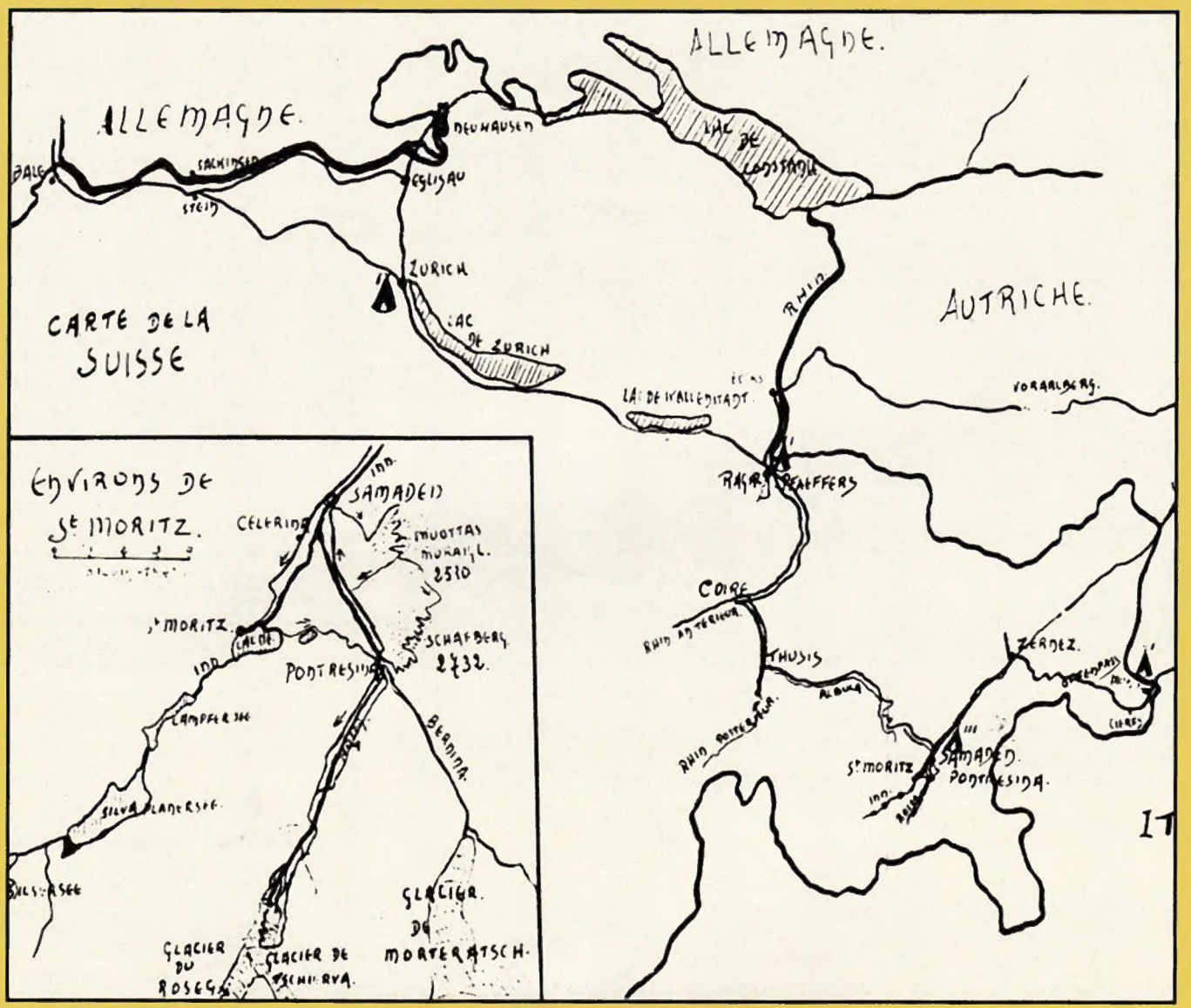


Suite à la publication de l'ouvrage *Hergé chez les Scouts*, nous inaugurons une rubrique consacrée aux pérégrinations de Georges Remi dit Hergé. Nous revenons dans ce numéro sur le « Camp des Dolomites » (1922). Puisse cette initiative inciter certains tintinophiles à suivre la route ici indiquée.

La Rédaction

Traverser pas moins de cinq pays lors de son tout premier déplacement à l'étranger, c'est la chance qu'a eue le futur Hergé à l'âge de quinze ans, grâce à un aumônier scout plutôt entreprenant : l'abbé Charles Helsen.

La carte reproduite ci-dessus ne semble pas être de la main d'Hergé, bien qu'elle soit tracée dans un album souvenir auquel il a prêté son concours (Fonds d'Archives Saint-Boniface). En revanche, le curieux renard qui se balade sur notre titre est de sa main. Ce dessin inédit figure au dos d'un titre de rubrique illustré qu'il avait composé en 1930 pour *Le Petit Vingtième* (collection particulière).

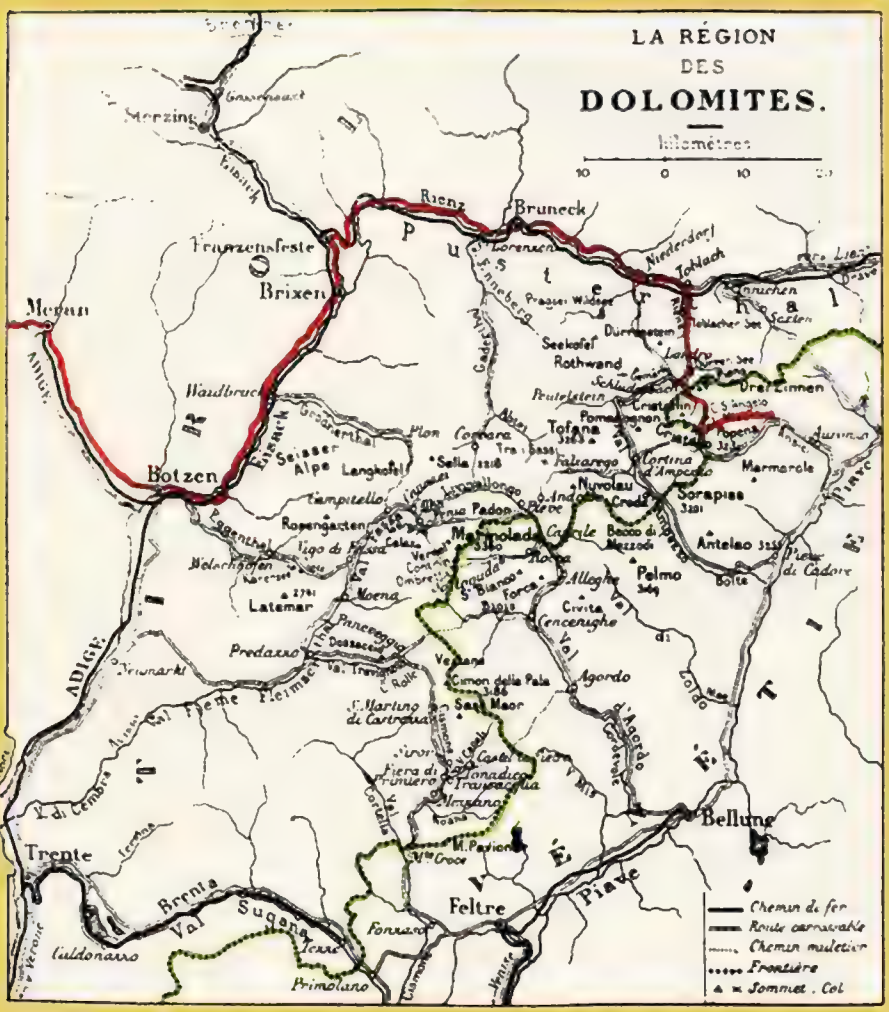


Ci-dessus, la carte du parcours alpin de la troupe, ainsi que le détail des randonnées pédestres et ascensions effectuées à partir de Samedan, près de Saint-Moritz.

L'aventure aura certains jours des côtés spartiates. Après la première nuit que les scouts ont passée dans le train, couchés sur les banquettes de bois ou allongés par terre, c'est la caserne de Zurich qui offre le gîte à la troupe. La toilette se fait torse nu, à six heures du matin dans l'eau glacée de l'abreuvoir des chevaux (sur la photo ci-dessus, on voit Georges à droite, tenant sa serviette à la main). Ensuite, après la messe, le petit-déjeuner est pris dans la cour (sur l'autre photo, Georges est de face).

Sur le glacier du Roseg, Georges Remi se découvre pour saluer le photographe.

À droite, l'un des croquis que le jeune dessinateur a ramenés de son périple : l'évocation de la fringale qu'il a éprouvée au terme d'une des nombreuses ascensions entreprises avec ses compagnons.

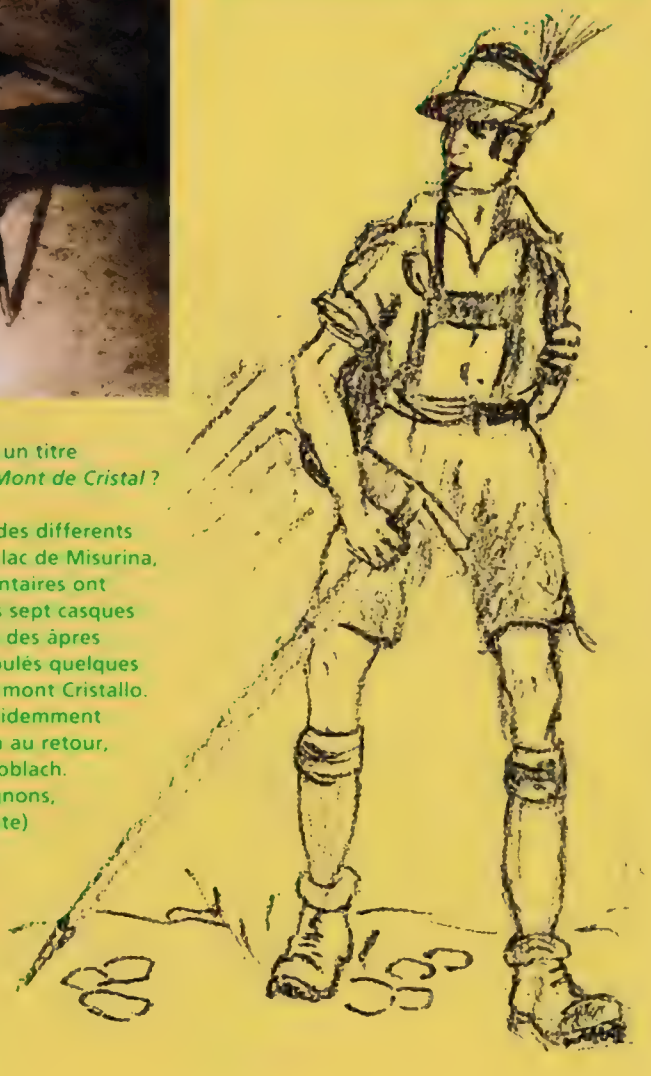


Ci-dessus, le dessin (inédit) d'un officier italien croqué par Georges Remi à Bolzano (ex-Botzen), mis au net à son retour en Belgique et signé GR (coll. particulière).

Ci-contre, outre l'itinéraire ferroviaire et pédestre de la troupe (en rouge), l'on peut distinguer sur la carte des Dolomites (but ultime de l'équipée) l'ancienne frontière entre l'Autriche et l'Italie (en vert).

Ceux de nos lecteurs qui, afin peut-être d'aller marcher dans les pas de Renard Curieux, aimeraient en savoir plus, et voudraient connaître le détail de l'itinéraire suivi par le futur Hergé et ses compagnons scouts en 1922, au départ de la Belgique, à travers le grand-duché de Luxembourg, la France, la Suisse, l'Italie et l'Autriche, sont invités à se reporter à l'ouvrage *Hergé chez les Scouts* publié récemment par Philippe Goddin et Thierry Scaillet aux Éditions Avant-Propos. S'ils décidaient de se rendre dans les Dolomites à l'occasion, pour se livrer à un état des lieux, qu'ils n'hésitent pas à nous communiquer leurs meilleures photos.

La Rédaction



Comment ne pas penser à un titre comme *Les 7 Casques du Mont de Cristal* ?

Au cours de l'exploration des différents sommets qui entourent le lac de Misurina, sept scouts alpinistes volontaires ont découvert dans les rochers sept casques militaires italiens, vestiges des âpres combats qui s'étaient déroulés quelques années plus tôt autour du mont Cristallo. Georges Remi, qui était évidemment du nombre, a coiffé le sien au retour, sur le quai de la gare de Toblach. Il pose ici avec ses compagnons, entre l'abbé Helsen (à droite) et le chef de troupe Louis Luyten (à gauche). Le camp n'est pas fini, car après avoir franchi le Brenner en train, c'est le Tyrol et ses habitants qui les attendent.

BRÈVE HISTOIRE ANAGRAMMATIQUE DU CHÂTEAU DE MOULINSART

Chacun des vers du poème que voici constitue une anagramme exacte des mots CHÂTEAU DE MOULINSART. Cette contrainte implique un certain resserrement de l'expression, et par voie de conséquence diverses obscurités dans le texte. C'est pourquoi on en offre ici quelques mots de commentaire.

Château de Moulinsart

D'une charte, Louis mata
le côté humain du rasta.
Tâche du marin : à l'ouest !
Ah ! d'émoi scrutant l'eau :
haut saut, dame Licorne,
au mât de son chalutier
– d'où il chante, saumâtre :
« Tâtons ce rhum-là ! Adieu... »
Drame ! Loiseau chutant,
dis, mura-t-on le château ?
Le notaire huma ducats
(Charles a tout d'un aimé !)
et un ami sourd l'acheta...
L'ami sourd a tenu tâche :
il s'acharna, tout ému de
toucher au stade malin.
L'maudit n'a autre chose :
« Mon château ! Tu l'as ridé ?
Salon détruit ? Chameau ! »
Tel chien sauta d'amour.
Se calma ? Ah, rien du tout !
Milou !!! Un chat se dérata...
Et l'ami Nestor : au chaud
(un maître d'hôtel, au cas...) !
Ledit château a son mur,
un escalier d'am... « Ah !
Ah, ce trou ! Demain ? Salut ! »
La chanteuse dit : « amour... »
De la rose au matin, chut !
L'harmonieuse a du tact.
« Ah, ce trou ! – Demain, tu l'as...
– Cet artisan a de l'humou... »
Aïe ! L'ardent moustachu,
rusé, tâcha un mot idéal :
au charmant duo : « T'es lié ! » ;
au manouche : « Art ? Délits !!! »
Touchante Irma a du sel :
métal, son dé aurait chu...
Ce maudit trou n'a, hélas,
charme (là ! Tu en doutais ?).
Aise du matelot charnu
aida un moche résultat...
Ah, ami lecteur, tu as don !

1-2. Il s'agit bien sûr de Louis XIV qui, par le don qu'il fit au rasta François de Hadoque du château de Moulinsart (cf. *Trésor*, 58,1-3), apaisa sa fringale d'argent et de trésors — un côté bien « humain », en effet !

3-8. On a ici une évocation de l'expédition du *Sirius* « vers l'ouest », c'est-à-dire vers les Antilles, où repose l'épave de *La Licorne*. Hélas, on aura beau scruter l'eau, on ne pourra en rapporter que quelques bouteilles de rhum (*Trésor*, 42-44), et la figure de proue que l'on accroche au mât (55,12). La mort dans l'âme, il faut repartir sans avoir trouvé le trésor... « Adieu », donc !

9-10. On peut s'inquiéter de ce qui est arrivé au château après la « chute » des frères Loiseau (*Secret*, 56-60) : a-t-on muré cette bâtisse abandonnée, de façon à éviter les squatteurs ?

11-13. Mais non ! Elle a été mise en vente. Le notaire, Charles (?) Stasse, a dû flairer là une bonne affaire (*Trésor*, 58,7), et Tournesol s'offre aussitôt à l'acquérir (59,2) !

14-19. Nous voici à présent vers la fin de *L'Or noir*. On se souvient que Tournesol a tenté de trouver un antidote au N.14, le produit qui fait exploser l'essence. Mais le capitaine réagit fort mal à la malédiction qui semble le poursuivre : quand il voit la photographie montrant l'état du château après les expériences du savant, il fulmine (*Or noir*, 61,14-62,1-3).

20-24. Cette fois, le texte fait référence à l'album *Les 7 Boules de cristal*. Il s'agit des démêlés entre Milou et le chat de Moulinsart, qui perturbent quelque peu le service de Nestor (*7 Boules*, 4,1 - 5,5). Celui-ci, comme chacun sait, reste « au chaud » : on ne le voit que bien rarement dehors. Il faut rappeler que cette animosité entre les deux animaux perdure un certain temps (*Objectif*, 2,1-5 ; *Affaire*, 4,10, etc.) mais qu'ils deviennent ensuite d'inséparables compères (*Affaire* 62,15 ; *Bijoux*, 6,14 ; 9,10 ; etc.) : cette haine apparente était-elle donc déjà, en réalité, de l'amour ?

25-27 et 31-32. Abordons l'album *Les Bijoux de la Castafiore*. Le mur et le grand escalier du château ont un point commun : le premier a une brèche (*Bijoux*, 14,1-3) et le second, une marche cassée (4,12-5,2 *et passim*). Isidore Boullu viendra toujours « demain » (5,8) le réparer.

Case extraite du gag *Vendetta* (1934)

28-30. On aura reconnu la tendre idylle, hélas fondée sur un malentendu, entre Bianca et l'horticulteur qui a créé une rose à son nom (23,4-10 ; 56,3-9).

33-38. L' « ardent moustachu » n'est autre que DuponD, qui accuse Nestor et Irma d'être complices dans le vol de l'émeraude : la caméraste répond en faisant allusion à son dé à coudre (45,9-46,4). Les détectives se rabattent alors sur les romanichels, que l'on appelle aussi « manouches », et les soupçonnent sans l'ombre d'une preuve (47,5-12)...

39-42. Revenons à la marche cassée. On reconnaît ici la maladresse du capitaine, qui la casse de nouveau alors qu'Isidore Boullu vient à peine de la réparer (62,8-10).

43. Oui, tu es vraiment doué, cher lecteur, si tu as su tout décrypter sans recourir à ces notes explicatives ! Cela mérite le Diplôme de Tintinologie que décerne l'Université de Klow (Syldavie)...

Cyrille MOZGOVINE

GEORGES REMI, MARIN D'EAU DOUCE

DU COMMANDEMENT D'UN CROISEUR CUIRASSÉ DE LA *KRIEGSMARINE* À LA FRÉQUENTATION DU *MODEL YACHT CLUB* DE BRUXELLES

Ses parents l'avaient habillé en costume marin dès son plus jeune âge, et il n'en était pas peu fier. Mais la fascination de Georges Remi pour la mer et les bateaux lui est venue plus tard : d'un extraordinaire jouet qu'il avait reçu durant sa prime adolescence.

Ci-contre :
Georges Remi pose en marin chez le photographe *Albert*, rue du Trône, à l'âge de cinq ans.

Georges n'avait pas douze ans, en effet, lorsque son oncle Léon, le frère jumeau de son père, revenu sain et sauf de la Grande Guerre, lui avait offert un impressionnant modèle réduit de navire, qu'il avait, paraît-il, ramené de Zeebrugge où il aurait été affecté à la garde des sous-marins allemands après la déconfiture de l'Allemagne.

Ci-dessous :
Comme ces *armateurs et amiraux en herbe de la capitale* photographiés par *Le Vingtième Siècle* en juillet 1934, Georges avait lancé son fier esquif sur la pièce d'eau du parc de Bruxelles.

Programme naval

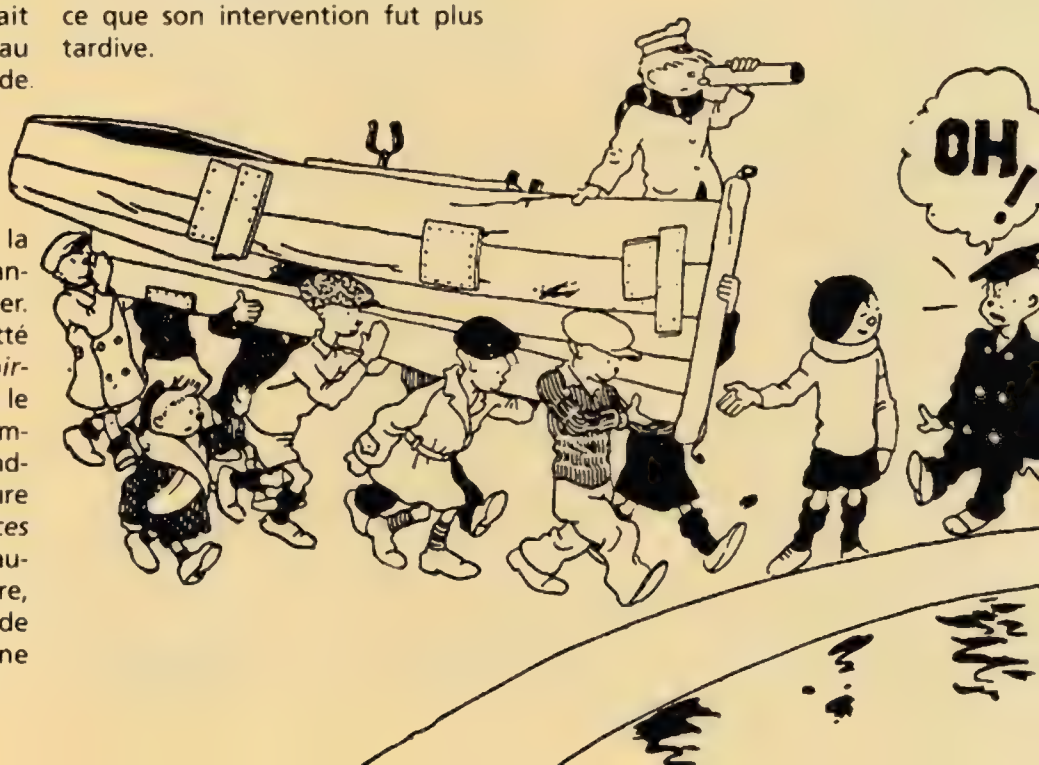
Selon le témoignage de Georges Remi junior, le neveu d'Hergé, qui hérita de ce jouet quelque trente-cinq ans plus tard[1], il s'agissait d'un objet prestigieux, que le caporal Léon Remi avait trouvé sur place, à moins qu'il ne l'ait acheté pour quelques sous à un Allemand dépité. C'était le modèle réduit d'un authentique croiseur cuirassé de la *Kriegsmarine*, qui mesurait près d'un mètre de long et était très joliment décoré. Doté d'une étrave « brise-fer », il était équipé d'une chaudière à alcool et de deux hélices. Selon Georges junior, son dernier utilisateur connu, il a toujours flotté magnifiquement et a fonctionné parfaitement jusqu'au moment où il s'en est séparé. Dans des notes inédites relatives à son enfance, Hergé en fait lui-même mention en ces termes. *Beau bateau de guerre allemand : cadeau de l'oncle Léon. Avec chaudière et turbines. Bateau : parc de Woluwe avec oncle Tchake (Charles). Bateau à vapeur : est parti se faire prendre dans les herbes. C'était en novembre, je crois bien. Je suis allé le chercher à la nage... Brr Brr ! Une fois aussi, au Parc de Bruxelles. Le bateau est allé donner de la proue contre le massif du jet d'eau. J'ai dû aller le chercher : j'avais des tas d'anthrax aux jambes.*

Ce luxueux jouet n'a, semble-t-il, pas été photographié. Dommage ! Pour s'en faire une idée, il faut donc se référer aux représentations de cuirassés allemands lancés avant ou pendant la Grande Guerre. On peut aussi imaginer la mise à l'eau de cet impressionnant esquif par Georges et son jeune oncle, au bord d'un étang bruxellois, sous les yeux ébahis de gamins qui se contentaient de faire naviguer leurs coquilles de noix

ou leurs sabots à voile. De toute évidence, ce sont ses propres exploits nautiques qu'Hergé a plaisamment transposés et consignés dans le gag de Quick et Flupke intitulé *Programme naval*, publié dans *Le Petit Vingtième* le 31 décembre 1931. La jalousie entre les deux garnements et un fils de bourgeois habillé en marin (!) mène à une surenchère désopilante, que conclut l'image reproduite ci-dessous.

Ci-dessus :
Le croiseur cuirassé allemand commandé par le matelot Georges Remi ressemblait peut-être au *SMS König*, qui apparaît sur la photo.

Ci-dessous :
La conclusion (sans appel ?) du gag de Quick et Flupke intitulé *Programme naval* (1931).



Les charmes de Boitsfort

Lorsqu'ils s'installent à Watermael-Boitsfort, à la mi-mai 1939, Hergé et son épouse disposent au n° 17 de l'avenue Delleur d'une maison spacieuse, qui fait face à un parc arboré. Elle est située à proximité de la majestueuse forêt de Soignes... et de toute une série d'étangs. La pièce d'eau de *Tenreuken*, qui s'étend le long du boulevard du Souverain, à quelques minutes à pied du domicile d'Hergé, a des attraits que les autres n'ont pas. Si le dessinateur s'y rend fréquemment le dimanche matin, c'est parce qu'il est assuré d'y rencontrer des gens avec lesquels il a vite sympathisé : les adhérents du *Model Yacht Club* de Bruxelles. Il ne fait aucun doute que la fréquentation de ces passionnés a ramené le créateur de Tintin à l'époque où il faisait voguer son cuirassé allemand au parc de Bruxelles ou du côté de Woluwe.

Ils reviennent !

En 1940, l'occupation de la Belgique par les troupes allemandes contraint Hergé à se réorienter. D'abord à remplacer le regretté *Petit Vingtième* par *Le Soir-Jeunesse*, et ensuite à délaisser le récit *Au pays de l'or noir*, interrompu par la guerre, pour entreprendre sa première grande aventure maritime : *Le Crabe aux pinces d'or*. Il l'ignore encore, mais d'autres récits nautiques vont suivre, auxquels l'apparition aux côtés de Tintin d'un certain capitaine Haddock n'est sûrement pas étrangère. Avec *L'Étoile mystérieuse*, *Le Secret de La Licorne* et *Le Trésor de Rackham le Rouge*, c'est en tout cas dans un véritable « cycle nautique » que les héros d'Hergé vont s'inscrire durant toute la guerre. Dans ce contexte, le dessinateur va naturellement tirer parti des relations qu'il s'est faites dans le milieu des amateurs de modèles réduits. Il notera plus tard, parmi ceux qui l'auraient « initié aux mystères de la marine », les noms de *Chauveau*[2], de *Berqueman*[3] et de *Rodolphe de Croÿ*. Le premier est qualifié d'*antiquaire*, les deux autres sont désignés comme *collectionneurs*. Curieusement, il ne mentionne pas Gérard Liger-Belair. Peut-être parce que son intervention fut plus tardive.

Ci-dessous :
Le cadeau, bien digne d'un prince, réservé par Hergé à Rodolphe de Croÿ, châtelain du Rœulx, qui résidait aussi à Boitsfort.

Ci-dessus :
Le cadeau « royal » d'Hergé au (pas encore royal) *Model Yacht Club* de Bruxelles.

Marins d'eau douce

C'est notamment par le biais de la revue *Wandelaer et Sur l'Eau*, fondée par le Gantois Maurice C. Pauwaert, dans laquelle Alexandre Berqueman écrit régulièrement, que le *Model Yacht Club de Bruxelles* fait connaître ses activités. L'on peut penser que, tout comme les trois personnes citées par le dessinateur, ses amis du *Model Yacht Club* de Bruxelles ont également contribué pour une part à lui inspirer *Le Secret de La Licorne*. Mais qui sont-ils, ces passionnés ?

Fondé le 31 octobre 1935 par une poignée de mordus, soucieux de préserver un patrimoine et férus de modélisme, le M.Y.C.B. ne disposait pas d'un plan d'eau pour faire évoluer les réalisations de ses membres. En juillet 1937, l'étang de *Tenreuken*, à Boitsfort, était mis à sa disposition par les autorités communales. Le club y disposait

Au Model Yacht Club de Bruxelles,
avec mes remerciements pour l'accueil cordial que j'y ai trouvé,
en toute sympathie
Hergé!

même d'un local, situé à proximité immédiate de la pièce d'eau. Les membres et leurs sympathisants s'y rassemblaient après avoir fait ou vu évoluer les modèles réduits de voiliers ou de bateaux motorisés. C'est là qu'Hergé a dû être reçu peu après la publication du *Secret de La Licorne* dans le journal *Le Soir*. Par la suite, en février 1944, le club a pris la forme juridique d'une association sans but lucratif. En 1985, ayant franchi le cap de son cinquantenaire, il a été autorisé à porter le nom de *Royal Model Yacht Club* de Bruxelles. Il est toujours actif aujourd'hui, mais s'est vu contraint en 2003 (par une invasion d'algues) de prendre ses quartiers aux étangs de Tervueren, près du musée de l'Afrique centrale.

Pièces de collection

Ces dernières années sont apparues en ventes publiques deux pièces jusqu'ici totalement inconnues des tintinophiles : un exemplaire du *Secret de La Licorne* dédicacé par Hergé au prince Rodolphe de Croÿ, et enrichi d'un superbe dessin original en couleur, et, plus récemment, un dessin original — une reprise du dessin paru dans *Le Soir* du 20 août 1942 — lui aussi mis en couleur, et dédicacé par Hergé au *Model Yacht Club* de Bruxelles.

Un cadeau royal... dont on ignore tout, jusqu'ici, du parcours sous-marin.

Philippe GODDIN

[1] Le neveu d'Hergé s'en est malheureusement défait au début des années 70, sans avoir pris la peine de noter les coordonnées de l'acquéreur.

[2] Voir l'article *Le Nid des Frères Loiseau* dans la revue *Les Amis de Hergé* n° 48.

[3] Voir l'article *La Salle de Marine de Monsieur Berqueman* dans la revue *Les Amis de Hergé* n° 46.

DES BIJOUX EN FLEURS

2. ÉCOUTEZ CE QUE DISENT LES FLEURS

La première partie de cet article mettait l'accent sur l'importance de la thématique des fleurs dans l'album *Les Bijoux de la Castafiore*. La seconde tend à démontrer que chez Hergé les fleurs ont des choses à dire.

En haut à droite : Tintin au ras des pâquerettes ? Pas si sûr...

Ci-contre : Bianca « Chaste-Fleur », une fleur plutôt connotée à la main.

On l'aura constaté, peu d'espèces florales sont représentées au cours de l'épisode. Les fleurs les plus présentes sont les géraniums qui forment la bordure tout autour du château, les rhododendrons sous les frondaisons du parc et les roses cultivées « avec amour » par ce cher professeur Tournesol.

Des goûts et des couleurs

Les fleurs, qui sont souvent prétexte à dépeindre une nature multicolore, n'apparaissent ici qu'en rouge, à quelques exceptions près : une couleur seulement pour les fleurs qui n'ont qu'un rôle de figuration, à savoir les géraniums et les rhododendrons. C'est en effet au premier rôle de la pièce qui se joue, à la fleur principale du récit, à savoir la Casta*fiore*, qu'il revient de déployer une palette élargie, au moyen de la douzaine de robes qu'on lui voit porter dans l'épisode[1]. Comme il sied à une grande star, elle

Le lendemain matin ...
Pauvres Tziganes !... Je continue à les croire innocents !... J'ai encore examiné la façade ; même un singe aurait laissé des traces d'escalade. Or, je n'en ai vu aucune. Alors ?...

porte une tenue différente lors de chacune de ses entrées en scène. On la voit tour à tour en blanc, en rose, en saumon, en rouge, en violet, en vert... en robe unie, à fleurs, à rayures... et en fourrure. Une fois, pourtant, Hergé pousse le raffinement jusqu'à l'habiller d'une « petite robe noire », pour assister à l'expérimentation par Tournesol de son système de télévision... en couleur. Car — modestie oblige ? ou au contraire suprême calcul de l'élégante ? — aucune couleur ne saurait rivaliser avec la polychromie que diffuse le « Supercolor-Tryphonar » !

De pâquerettes en marguerites

D'autres fleurs encore peuvent être identifiées page 50, dans la case qui montre Tintin et Milou allongés dans l'herbe. On dirait de modestes pâquerettes, mais à leur proportion dans la perspective, et à la longueur de la tige que Tintin tient en main, ce sont plutôt des marguerites. La case montre Milou regardant Tintin d'un air interrogatif, et le regard de ce dernier qui, fronçant les sourcils, fixe la fleur avec attention, semble l'interroger : « Marguerite, est-ce toi ? Réponds, réponds, réponds vite ! » Oui, c'est l'extrait le plus significatif de l'*Air des Bijoux* que cette case évoque lorsqu'elle met en évidence cette fleur qui porte le nom de l'héroïne de *Faust*, rôle fétiche de la Castafiore. Et c'est bien à celle-ci que Tintin s'adresse par le truchement de cette fleur. On ne s'étonnera d'ailleurs pas de voir Tintin s'interroger sur la Castafiore à travers tout l'album.

Bien qu'ils soient aimables, leurs rapports demeurent assez froids. La diva ne se permet avec Tintin ni les familiarités condescendantes ni les distractions méprisantes dont elle accable les autres personnages.

Et Tintin, qui ne manque jamais de l'appeler « Madame », témoigne envers elle d'une serviabilité à la fois distante et formelle. Quand il la rencontre, il ne manque jamais de lui rendre service, mais avec une politesse plus déférente qu'amicale.

Fleurs de caractère

La relation entre la Chaste Fleur et les trois personnages de la famille s'illustre à travers trois images florales distinctes. La rose rouge, piquante et venimeuse est pour Haddock, la rose blanche et virginale est pour Tournesol, et la marguerite emblématique de la cantatrice est pour Tintin. Si ce dernier reste — comme toujours — asexué face à cette métaphore de la marguerite, symbole de la pureté dans le langage des fleurs, les relations de Haddock et Tournesol avec la cantatrice sont sexuellement plus connotées face à la rose, symbole de l'amour.

Ci-contre :
Rouge quand Hergé la destine au capitaine Haddock, la rose se fait immaculée lorsque le candide Tryphon la destine à celle qui a su le troubler.

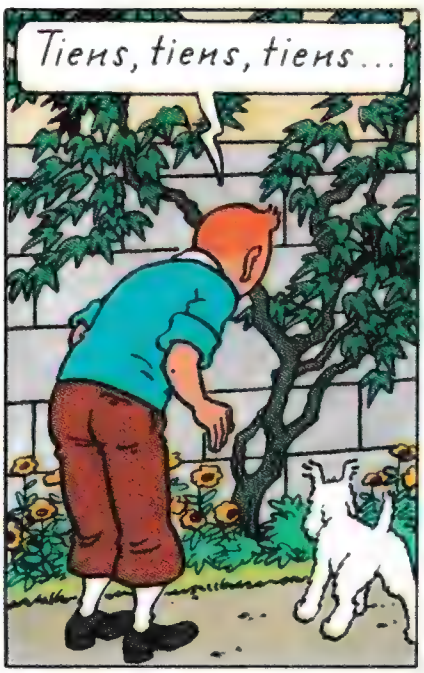
Acteurs muets

Dans un album où l'univers sonore est si primordial, il est intéressant de remarquer que grâce aux fleurs, Hergé réserve une place au silence.

Alors que les oiseaux sont responsables d'une bonne part du brouhaha général, le dessinateur assigne aux fleurs des interventions qui, pour être muettes, n'en sont pas moins déterminantes. Étant par nature les seuls éléments vivants insonores de l'histoire, les fleurs sont pourtant d'efficaces petits protagonistes. Mieux : leur discrétion leur confère un rôle d'exception dans une histoire où tout et tous tonitruent à qui mieux mieux.

Dans cet ouvrage où il est tant question de musique, les fleurs ont acquis, dans le tohu-bohu général, la valeur essentielle conférée aux silences dans la partition d'une symphonie. On peut du reste rapprocher des *Bijoux de la Castafiore* le ballet pour enfants *La Boîte à Joujoux* de Claude Debussy (1913), où chacun des personnages — la poupée, le soldat de plomb, Polichinelle... — est représenté par une mélodie, et où le compositeur ajoute le thème qui, tout au long de son texte musical, va caractériser la rose : un soupir.

Ci-dessous :
Alors que Tintin remarque des traces de pas sur le sol, seul un lecteur attentif aura remarqué que des œillets d'Inde remplaçaient ici les géraniums.



[1] Mireille Moons, *Bianca Castafiore, la Diva du vingtième siècle*, Éditions Moulinsart, Bruxelles, 2006.

Ci-dessus :
Composé et édité en 1913, le ballet *La Boîte à Joujoux* attribue à la Rose, personnage à part entière, un livret tout en soupirs.

C'est-à-dire le summum de la discrétion — en musique, le soupir est une valeur du silence — mais également de la permanence.

Bien qu'Hergé ait avoué un faible pour la musique de Debussy, rien n'indique qu'il ait eu connaissance de cette pièce musicale. Mais il convenait de rapprocher ces deux expressions subtiles d'une même idée poétique. Comme Debussy, Hergé utilise les fleurs comme un écho silencieux et permanent des événements qu'il décrit.

Témoins silencieux

Curieusement, on trouve une fleur nouvelle en pages 15 et 16, sous les fenêtres de la chambre de la Castafiore : des œillets d'Inde. Pourquoi cette nouvelle fleur, jaune de surcroît — toutes les autres sont blanches ou rouges —, à laquelle rien, ni la couleur ni l'unique occurrence, ne conférera un sens particulier ? La même question se pose quelques cases plus loin : Tintin ne remarque pas le pic-vert perché sur une branche au-dessus de lui, dont cette unique apparition dans l'album ne suffira pas à le mettre sur le même plan que les autres oiseaux de l'histoire que sont la pie, le perroquet et le hibou. Ni l'œillet d'Inde ni le pic-vert ne seront de véritables protagonistes. Mais l'un comme l'autre, la fleur qui, dans son inexpressivité muette, n'a rien communiqué et l'oiseau silencieux qui semble étranger à l'histoire, nous signifient que si Tintin ne connaît pas la clef de l'énigme, d'autres témoins — c'est également le cas de l'écureuil au bas de la première page — sont présents, qui en savent peut-être plus que lui : on est bien ici dans une mise en scène du silence.

Hergé a d'ailleurs dit de ce pic-vert qu'il était *destiné à la fois à mettre le lecteur sur la piste et à l'égarer*. On remarque que ces œillets d'Inde et ce pic-vert encadrent la case représentant le lierre, dont on a vu dans la première partie de cet article qu'il représentait pour l'auteur le symbole du développement de son intrigue en impasses successives.

Ci-dessous :
Comme l'écureuil du début, comme le pic-vert entrevu plus loin, les œillets d'Inde sont autant de témoins silencieux d'une mise en scène souvent tonitruante.

Interprétations ?

Ces quelques remarques de lecture interprèteraient-elles abusivement le texte ? Pas sûr. Il faut reconnaître que tel qu'il est agencé, le récit s'y prête avec grâce... Au cours de l'entretien accordé par Hergé à Benoît Peeters, l'auteur des *Bijoux de la Castafiore* affirmait – à propos de tout autre chose, mais sa phrase est révélatrice de cet art de la discrétion évoqué plus haut : *C'est invisible mais cela crée une structure*. C'est par ces subtils et imperceptibles détails que *Les Aventures de Tintin*, et en particulier l'album *Les Bijoux de la Castafiore*, se prêtent à des commentaires et des analyses aussi diverses que contradictoires, se coulant dans tous ces moules avec une égale plasticité. Admirons donc Hergé d'avoir nourri ces récits d'une telle richesse... tout en préservant le bonheur de la première lecture de l'enfant qui les découvre !

Jean-Luc PLANCHET

BENOÎT PEETERS

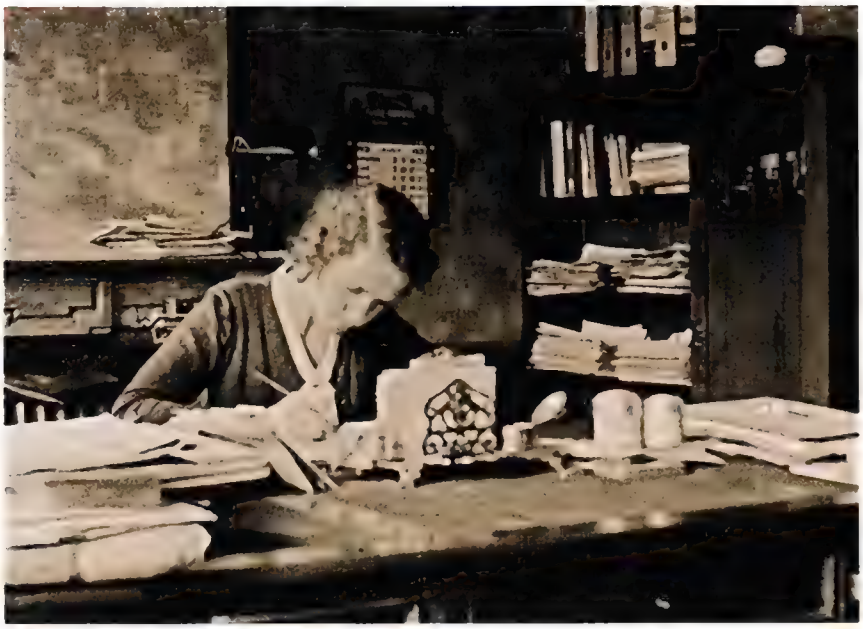
ENTRETIEN AVEC **GERMAINE KIECKENS**

Née à Bruxelles en 1906, Germaine Kieckens était entrée en 1928 au journal *Le Vingtième Siècle*, en tant que secrétaire du directeur, l'abbé Norbert Wallez, un homme pour lequel elle garda une immense admiration tout au long de sa vie.

Après quelque quatre années d'hésitations, elle finit par se fiancer avec Hergé, qu'elle épousa en 1932. Ils vécurent ensemble jusqu'en 1960. Vivant désormais avec une autre, Hergé obtint le divorce en 1974, lui laissant entre autres avantages la jouissance de leur propriété de Céroux-Mousty.

Germaine Kieckens est décédée en 1995.

Dessin inédit d'Hergé provenant de la collection de Germaine.



En août 1931, Germaine assure le secrétariat de l'abbé Wallez au journal *Le Vingtième Siècle*.

À cette époque, Hergé la fréquente depuis des années (l'autoportrait ci-dessus est issu de la collection de Germaine)

Benoît Peeters - *Quand vous avez rencontré Hergé, quelle est la première impression qu'il vous a faite?*

Germaine Kieckens - Nous nous sommes rencontrés tous les deux au *Vingtième*. Georges a travaillé d'abord aux abonnements, puis il a fait son service militaire. Et quand il est revenu, il a été engagé en tant que dessinateur. Et je suis rentrée au même moment que lui[1]. Moi je ne le connaissais pas, lui il ne me connaissait pas. C'est en travaillant petit à petit, comme nous nous occupions de la même chose, qu'on a appris à se connaître.
Moi j'étais secrétaire, j'avais le bureau à côté de l'abbé Wallez, et Georges avait le bureau au deuxième étage, un petit bureau où on l'avait installé. Georges était toujours très bien habillé, pour la bonne raison qu'il travaillait déjà ; il faisait tous ces dessins, il s'occupait de la publicité, et ça lui permettait de bien s'habiller. Il était élégant. Je ne crois pas qu'il était soucieux de son apparence, mais comme il avait les moyens de le faire, il le faisait. Il n'y avait rien d'extraordinaire ni d'extravagant, mais il était bien habillé.
C'est grâce à l'abbé que Tintin s'est lancé. *Le Vingtième Siècle* éditait trois suppléments : le supplément littéraire, le supplément de la femme et le journal pour enfants. Ça ne se faisait pas à ce moment-là, alors ça a fait connaître Tintin. La première fois, Georges a dessiné d'après un scénario d'un journaliste appelé De Smet ; il avait écrit une petite histoire, alors Georges avait mis ça en musique. Mais ça ne lui plaisait pas, il préférait créer un petit personnage avec son chien. C'est comme ça que Tintin est né, grâce à l'abbé Wallez. C'est Georges qui l'a inventé, mais c'est l'abbé qui a eu l'idée.

B.P. - *Quelle sorte d'homme était l'abbé Wallez ?*

G.K. - Oh, l'abbé était un homme extraordinaire, avec des idées d'avant-garde, mais pas dans le mauvais sens. C'est un homme qui voulait faire du bien autour de lui, mais qui n'a pas été trop aimé. Parce qu'en étant ce qu'il était, ça n'attirait pas tellement de sympathie... Il était très convaincu de ce qu'il disait. Il disait par exemple qu'on ne devait pas faire la guerre aux Allemands, que c'était une erreur. Et ça, c'était mal vu. L'abbé a eu beaucoup d'ennemis. Mais c'était un homme extraordinaire, avec des relations étonnantes... Il a très mal fini, d'ailleurs... Nous sommes restés amis avec lui. Il a été pendant toute la guerre le directeur de l'abbaye d'Aulne et le week-end on allait le voir à Aulne. Je l'ai connu jusqu'à la fin de sa vie. L'abbé a cru toujours dans le talent de Georges, il l'a apprécié. À ce moment-là, vers 1930, il y avait un certain Marfurt qui faisait des affiches sensationnelles et qui avait un immense talent pour dessiner les lettres. Et Georges s'est épris de ça ; lui aussi, il savait dessiner la lettre d'une façon extraordinaire, ce qui était utile pour les trois suppléments du journal. Il m'aidait pour la page de la femme, il m'aidait pour la page des enfants [avant le début du *Petit Vingtième*].

[1] Pas exactement. L'engagement de Georges (comme dessinateur) date du 22 août 1927 et celui de Germaine du 15 février 1928.

B.P. - *Pendant les premières années, l'abbé avait une grosse influence sur Hergé et sur le thème des premiers Tintin. C'est lui qui a suggéré de l'envoyer au Congo, n'est-ce pas ?*

G.K. - Non, l'abbé n'intervenait pas. Il a peut-être suggéré à Hergé d'envoyer Tintin au Congo, c'est possible, mais ça je ne pourrais pas vous le dire. Mais il faut naturellement choisir une histoire, alors c'est très possible qu'il ait dit qu'il fallait l'envoyer là plutôt qu'ailleurs...

B.P. - *Et vous, quel était votre rôle exact au* Vingtième Siècle *?*

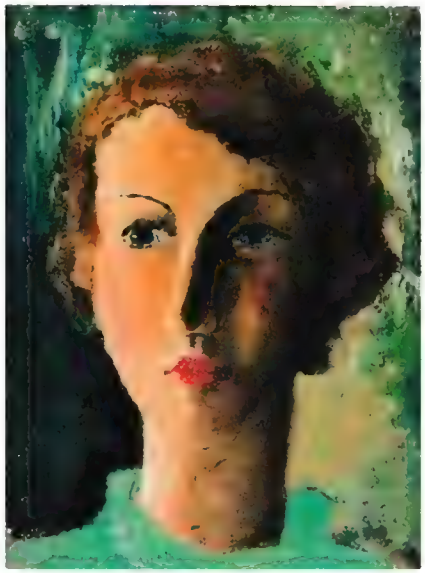
G.K. - Je m'occupais de *Votre Vingtième Madame*, je choisissais les romans, et du courrier des lectrices, je donnais des recettes... On devait tout savoir faire. On ne pouvait pas dire à l'abbé : "Ça, je ne sais pas". Il avait cette petite phrase qui était assez drôle : "Malin comme il est cet enfant, il se débrouillera". Et il disait ça à Georges, comme il me disait ça à moi. Et on se débrouillait... avec une petite engueulade de temps à autre quand ce n'était pas parfait. Il nous disait parfois : "Ça, c'est exagéré", mais sinon, il nous laissait faire.

B.P. - *Et comment vos relations avec Hergé se sont-elles développées ?*

G.K. - On travaillait souvent à deux. Il m'aidait pour faire des petits croquis, des titres... Inévitablement, il passait dix fois par jour par mon bureau puisqu'il venait voir l'abbé, et c'est comme ça qu'on s'est mieux connus. Au début, je n'avais pas trop envie de me marier et puis peu à peu...

B.P. - *Après votre mariage, vous avez continué à aider Hergé dans son travail ?*

G.K. - Où je l'aidais, c'était par exemple à tracer les lignes, à faire des retouches, à mettre le noir... Voilà ce que je faisais. Il ne discutait pas les histoires avec moi. Les histoires étaient faites à l'avance, et tous les gags. Même si au début c'était fait semaine après semaine : il faisait tomber Tintin dans un trou parce qu'il en avait un peu



Handicapé par une technique qu'il ne maîtrise pas encore, Hergé établit en 1931 un portrait peu ressemblant de la belle rouquine. Il se rattrapera.

Hergé, photographié en 1933 au *Vingtième Siècle* où, depuis leur mariage, son épouse a cessé de travailler.

Monsieur et Madame Georges Remi déambulent en ville, peu après leur mariage en 1932.

En balade sur l'avenue de la Toison d'or en 1948, Germaine met ses pas dans ceux de Tintin, puisque le dessin reproduit en page de droite date de 1947.

marre, puis il le faisait sortir du trou. J'exagère en disant ça, mais tout se faisait au fur et à mesure de la semaine. Tandis qu'après, tout a changé : quand il a eu son bureau, du personnel, tout a été fait, naturellement, dans les règles de l'art. Mais au début, c'était assez empirique.

B.P. - *En 1939, vous vous êtes installés avenue Delleur, à Boitsfort, à la lisière de Bruxelles... C'était plutôt son idée ou la vôtre ?*

G.K. - Hergé ne voulait pas spécialement habiter Boitsfort, mais nous avions un petit chat – il aimait beaucoup les chats, plus que les chiens, malgré Milou – et un jour on s'est promenés dans un petit parc, tout près de l'avenue Delleur, et on a vu un panneau "maison à louer". Et on s'est installés là. Il aimait être en dehors de la ville... C'était une maison qui était très sympathique, il y a quarante ans de cela. Maintenant tout est construit, ce n'est pas la même chose.

B.P. - *Pendant les années trente et quarante, il travaillait énormément...*

G.K. - Il a toujours beaucoup travaillé jusqu'au moment où il s'est mis en société. À ce moment-là, il a eu du personnel, il a eu de l'aide. Jacques Martin a travaillé avec lui, Jacobs et encore un autre dont j'oublie le nom[2]... Il était aidé. Au début, ce n'était pas de la même façon. Il avait du personnel, mais c'était plutôt des camarades, cela se faisait plus en riant qu'autre chose. Ça peut vous paraître drôle, mais c'était comme ça.

Il travaillait toujours, même les week-ends. C'est pour ça que même maintenant, à l'âge que j'ai, quand on dit "on fait le pont", je ne sais pas ce que ça veut dire. Parce qu'on travaillait le samedi, le dimanche, on travaillait à Pâques, à la nouvelle année. Que voulez-vous ? Il faisait *Tintin*, il faisait *Quick et Flupke*, il faisait *Jo et Zette*, il dessinait pour la publicité. Il n'avait pas beaucoup de répit. Il a beaucoup travaillé, beaucoup beaucoup travaillé.

Parfois, il était un peu malade et fatigué, alors il partait pour faire des cures de repos. C'est pour ça qu'il s'est établi à Céroux, parce que le médecin avait dit qu'il lui fallait du repos. Alors, à la campagne, naturellement, on faisait des promenades, c'était de la détente. Il se permettait de travailler plus à l'aise, étant seul. Il avait son bureau et il travaillait seul, il faisait ses plans au crayon.

Nous sommes partis quelquefois en Suisse, parce que là il y avait des affaires aussi, mais je vous avoue que les journaux suisses je ne me rappelle pas les noms[3]. On partait à Genève et comme on avait des amis à Gland, nous passions quelques jours là. Et alors il partait à la pêche... ce sont toujours des choses qu'il a aimées : partir à trois heures du matin sur un bateau de pêche... Il n'aimait pas aller au théâtre, il n'aimait pas aller au cinéma parce qu'il trouvait qu'il faisait ça lui-même. Il faisait du cinéma lui-même, alors il n'avait pas envie d'y aller. Il aimait la nature, aller voir les petits lapins, faire de grandes promenades dans les bois. Parce qu'à Céroux, il y a quarante ans, c'était la campagne. Il

[2] Il s'agit de Bob De Moor, évidemment.

[3] *L'Écho Illustré, L'Hirondelle, La Bussola.*

Germaine pose dans le living de la maison de l'avenue Delleur à Boitsfort, où Hergé a installé ses Studios. Au mur, on aperçoit le portrait du dessinateur composé par Jacques Van Melkebeke.

aimait se promener, faire de grandes randonnées. Mais ça, j'attribue toujours à sa santé... Puis on partait aussi à Paris, mais là nous ne sortions jamais. Nous étions évidemment invités à des dîners où il fallait faire acte de présence, mais jamais au théâtre, au cinéma avec Georges. C'est moi qui me promenais seule à Paris, il se reposait, et puis le soir nous faisions acte de présence. Il n'avait pas la santé qu'il fallait. Il n'était pas malade, mais il a toujours souffert du foie et ça le rendait très fatigué.

B.P. - *Est-ce qu'il avait des amis très proches ?*

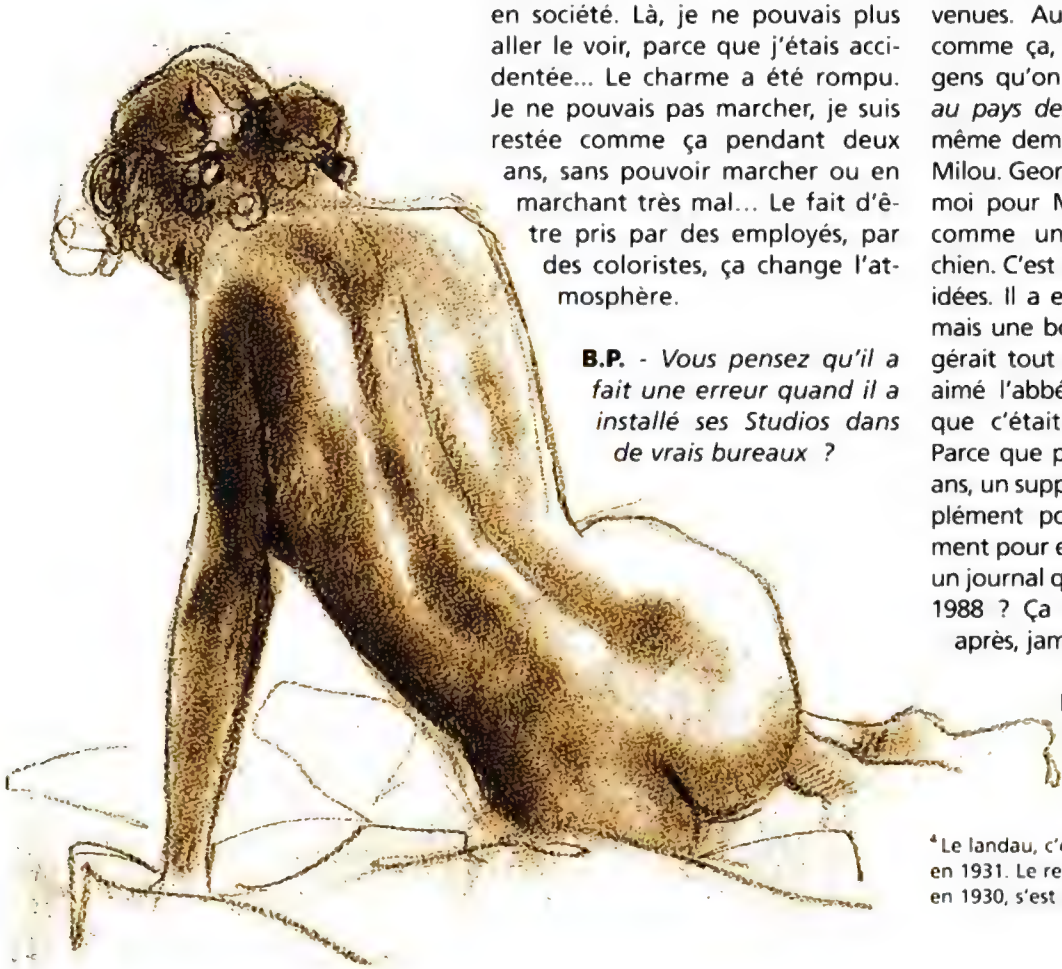
G.K. - Il y avait Edgar Jacobs... Et puis avant, quand on s'est mariés, il avait deux très bons amis : José De Launoit et Philippe Gérard, des bons copains d'école. Ils sont restés longtemps proches, puis on les a perdus de vue. Maintenant, ils sont morts d'ailleurs. Mais c'était surtout Jacobs, Van Melkebeke, et encore Cnaepelinckx, qui n'avait rien à voir avec le dessin mais qui s'occupait beaucoup de ceux qui faisaient du dessin, qui faisaient de l'art. En dehors de ça, je ne souviens de personne. Edgar a travaillé chez nous. Van Melkebeke et lui, ce sont les deux qui ont recommencé *Tintin* après la guerre.

B.P. - *Quelle était l'atmosphère du premier petit studio, dans votre maison de l'avenue Delleur ?*

G.K. - L'atmosphère dans le petit studio ? C'était vraiment une merveille : la camaraderie, la joie, le bonheur... C'était sans exagérer quelque chose de magnifique. Comme atmosphère, c'était sympa, détendu. Tout le monde participait, nous occupions toute la maison, il y avait un grand bureau... Mais c'est là aussi qu'il a fait une petite rechute de fatigue, alors là on l'a installé au premier et il avait son bureau à lui pour être plus tranquille, parce que l'atmosphère du studio le fatiguait un peu. Et après son retour de Suisse, je lui ai installé son bureau au premier ; là, il était seul, il était chez lui... Toute sa vie, il a traîné la fatigue après lui.

Au balcon de l'immeuble du *Vingtième Siècle*, Hergé, Quick, Flupke et Tintin saluent la foule au retour de ce dernier du Congo, en 1931.

Un des nus émerveillés de son épouse réalisés par Hergé à la sanguine en mai 1933.



Il aimait travailler avec des gens à ses côtés parce que ça créait l'atmosphère. Naturellement, quand il a eu ses bureaux avenue Louise, ce n'était pas la même chose, il avait tout le personnel qu'il fallait.

B.P. - *Aimait-il dessiner en dehors de son travail ?*

G.K. - La preuve... les croquis sont là. [*Elle montre les nombreux dessins qu'Hergé a fait d'elle, au début de leur mariage.*] Mais je ne sais pas s'il a continué jusqu'à la fin de sa vie, parce que comme vous savez il m'a quittée... Mais au début de notre mariage voilà tous les croquis qu'il faisait, il adorait. Et puis, quand nous étions quelque part, il allait « croquer » les gens, il le faisait n'importe où, dans un établissement, dans un restaurant, avec tout le monde. Mais ça, il le faisait étant jeune. Toutes ces choses-là ont été faites au début de notre mariage. À un certain moment, il a cessé de faire des croquis, je crois que ça a cessé quand on s'est mis en société. Là, je ne pouvais plus aller le voir, parce que j'étais accidentée... Le charme a été rompu. Je ne pouvais pas marcher, je suis restée comme ça pendant deux ans, sans pouvoir marcher ou en marchant très mal... Le fait d'être pris par des employés, par des coloristes, ça change l'atmosphère.

B.P. - *Vous pensez qu'il a fait une erreur quand il a installé ses Studios dans de vrais bureaux ?*

G.K. - Mais je crois qu'il ne pouvait pas faire autrement. Vu l'importance des choses, il ne pouvait pas continuer comme ça, ce n'était pas possible. Il fallait du personnel à heure fixe, à date fixe et tout ça. Malheureusement, ça a changé... tout.

B.P. - *Comment a débuté le succès de Tintin, dans les années trente ?*

G.K. - Quand la première histoire est finie, il y a eu l'arrivée de Tintin à la gare du Nord, pour son retour du pays des soviets. On allait le chercher en landau[4]. Il y avait une grande fête au *Vingtième*... Et quand il est revenu du Congo, on a fait la même chose. Il y avait énormément d'enfants, vous n'avez pas vu les photos ? C'était même Hergé qui la première fois est allé chercher Tintin en voiture à la gare du Nord.
Lorsque les albums paraissaient, l'abbé les faisait signer, parce qu'on distribuait un tas d'albums : au comte Untel, au baron Untel, au ministre Untel. Ce n'est qu'après que les signatures pour les lecteurs sont venues. Au départ, ce n'était pas comme ça, on les signait pour des gens qu'on connaissait. Pour *Tintin au pays des Soviets*, l'abbé nous a même demandé de signer Tintin et Milou. Georges a signé pour Tintin et moi pour Milou... avec des pattes, comme une petite signature de chien. C'est l'abbé qui a eu toutes ces idées. Il a eu une grande influence, mais une bonne. C'était lui qui suggérait tout ça... Moi, j'ai beaucoup aimé l'abbé, parce que je trouvais que c'était un être exceptionnel. Parce que pour faire, il y a soixante ans, un supplément littéraire, un supplément pour femmes, un supplément pour enfants... Vous connaissez un journal qui fait ça, aujourd'hui, en 1988 ? Ça ne s'est jamais fait par après, jamais.

B.P. - *À cette époque-là, aviez-vous imaginé que Tintin aurait un jour un immense succès ?*

[4] Le landau, c'était au retour du Congo, en 1931. Le retour du pays des Soviets, en 1930, s'est effectué en Buick.

G.K. - Non, franchement, non. Ça, je l'avoue honnêtement. J'en suis encore sidérée.

B.P. - *Et Hergé, est-ce qu'il y croyait?*

G.K. - Non, pas du tout. Il faisait seulement son boulot le mieux possible, je pense, parce qu'il adorait son travail. Je ne sais pas ce qu'il pensait, lui. Moi, je n'ai jamais imaginé que ça allait arriver à des histoires pareilles. C'est un boulot comme les autres, non ?
Hergé, c'était surtout un garçon très intelligent. Mais quant à la renommée, je suis moi-même un peu étonnée. Jacobs avait beaucoup de talent aussi, mais il n'est pas arrivé à la gloire d'Hergé. Je crois que le fait d'avoir raconté les histoires avec énormément d'intelligence et de bonhomie... Il avait le talent de faire rire.

B.P. - *J'ai l'impression que les clins d'œil en bruxellois qu'il y a dans* Tintin *vous doivent beaucoup. Vous lui avez suggéré des noms, des expressions...*

G.K. - C'est possible... Lui, je ne dirais pas qu'il était wallon, mais il n'était pas bruxellois comme moi. Je ne lui proposais pas des noms pour ses personnages, ça venait comme ça. Ce sont des expressions qui venaient comme ça et que Georges employait. Ce n'était pas précisément choisi.

B.P. - *Est-ce qu'Hergé lisait beaucoup ?*

G.K. - Non, pas au départ. Il paraît qu'après il s'est mis à la lecture, mais pas de mon temps. Il lisait, comme tout le monde, mais pas d'une façon extraordinaire.

B.P. - *Que diriez-vous du caractère d'Hergé ?*

G.K. - Très taiseux, un peu solitaire parce que c'était un Gémeaux... Il ne s'intéressait pas à l'astrologie au début, ce n'est venu qu'après.

1935. Germaine et Georges (qui prend la photo) prennent congé de l'abbé Wallez, à Aulne.

Nous avions une amie commune qui n'était pas voyante, mais qui avait un talent de guérisseuse et tout ça, même si elle n'en faisait pas son métier... Or, Georges n'aimait pas ça. Alors, je m'explique mal comment à la fin de sa vie il s'est intéressé à Jung et tout ce genre de chose. Ça, ce n'était pas de mon temps. Je ne sais pas ce qui l'a fait changer, ça j'ignore.

B.P. - *Dans la vie quotidienne, il avait beaucoup d'humour ?*

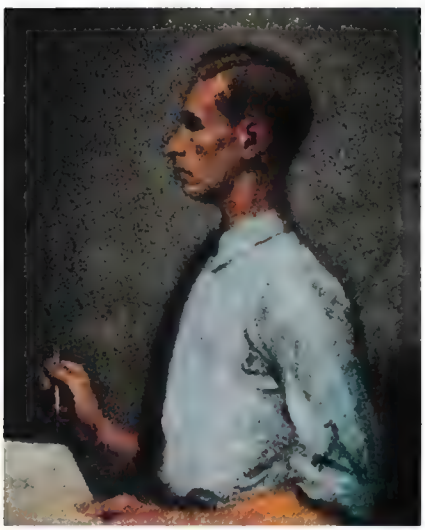
G.K. - Oui, il était très drôle, ça c'est vrai. Mais à la fois drôle et d'un autre côté très sérieux. Mais avec ses amis il pouvait rire, il avait de l'humour... Encore une fois, je parle du temps où je l'ai connu, parce que nous nous sommes quittés en 1960, il y a eu encore pas mal d'années après.

B.P. - *En 1947 ou 1948, Hergé vous a envoyé une longue lettre où il disait qu'il était prêt à arrêter Tintin...*

G.K. - Oui, il en avait assez... Dans cette lettre, il dit qu'il est très fatigué, qu'il voudrait arrêter Tintin, que les gens trouvent ça amusant mais que lui ne trouve plus ça drôle. La renommée, les gens, il en avait marre. Dans cette lettre, il me dit que nous allons voyager, recommencer notre vie, mais voilà il est revenu et les choses ont repris. Inévitablement, il a dû reprendre.

Ci-dessus : Hergé dans son bureau de Céroux-Mousty.

Extrait du journal *Tintin* du 18 avril 1951. Depuis plusieurs mois, la publication de *On a marché sur la Lune* s'y est arrêtée.



Le portrait du chevalier de Hadoque imaginé par Hergé en 1943 (repris ici plus tardivement par Jacques Laudy) et celui d'Hergé réalisé à la même époque par Jacques Van Melkebeke présentent bien des similitudes.

Cet entretien a été réalisé en 1988 pour le documentaire *Monsieur Hergé*. Un extrait plus long que celui du film figure dans le coffret *Hergé, Objectif Radio* édité en 2003 par Radio France. Sa transcription a subi un minimum de retouches afin de préserver le ton si particulier de Germaine et paraît pour la première fois ici en version intégrale.

B.P. - *Mais la maison de Céroux-Mousty est la conséquence directe de cette période ?*

G.K. - Oui, le médecin lui avait recommandé le grand air, et c'est comme ça qu'on a découvert cette maison. Et on était beaucoup mieux là, d'ailleurs. Parce que nous y allions le samedi, le dimanche, le lundi, parfois même mardi. Quand il était seul, il était à l'aise, il n'avait pas le poids du bureau... On a arrangé complètement la maison, c'était une ferme, on en a fait quelque chose de convenable. Ça a duré des années, mais on avait un immense avantage alors, qui n'existe plus maintenant, c'était d'avoir des hommes de métier. Tout ça n'existe plus aujourd'hui, naturellement... Il n'y a plus d'hommes de métier.

B.P. - *Est-ce qu'Hergé aimait les beaux objets, les jolis meubles ?*

G.K. - Je n'ai pas l'impression. Il me laissait faire quand j'achetais quelque chose... Ça ne veut pas dire qu'il ne les aimait pas, mais je pense qu'il n'y attachait pas vraiment d'importance.

B.P. - *Vous êtes parfois agacée par l'image qu'on donne d'Hergé aujourd'hui ?*

G.K. - Oui, ça me peine beaucoup, je vous l'avoue. Je trouve qu'on exagère un peu. Je le voyais comme quelqu'un de joyeux, comme quelqu'un de très compétent. Il n'aimait pas le côté officiel. A-t-il tellement changé après, de par la vie, les nouvelles relations ?... Je ne crois pas qu'il aurait aimé ce qu'on fait de lui aujourd'hui, maintenant là je me trompe peut-être. Je n'en sais rien, en fait ; on ne connaît pas les autres.

B.P. - *Mais dans les années cinquante, il était déjà considéré comme une sorte de vedette ?*

G.K. - Oui, mais d'une façon sympathique. On l'aimait bien, on trouvait que ce qu'il faisait était formidable, mais c'était comme ça, sans arrière-pensée. Je ne sais pas ce que c'est devenu par après. Il était beaucoup aimé. On aimait beaucoup ce qu'il faisait, tout ça c'est vrai. Mais après, je ne sais pas. On se voyait encore, mais on ne parlait pas de tout ça.
À mon époque, je n'ai pas l'impression qu'on le jalousait, je ne crois pas. Il y avait beaucoup de bonhomie, de gentillesse, de camaraderie, c'était tout autre chose. Parce que Edgar aussi était un copain, et Jacques Van Melkebeke... Tout le monde se donnait la main, c'est sympa ça. Moi, quand je pense à ces temps-là, je les regrette, vous savez... Parce que c'était le bon temps. Edgar posait parfois pour lui, pour des gestes, des attitudes. C'était à mourir de rire, en fait. Ils s'amusaient comme des gosses. Et je crois que ça ne s'est pas retrouvé après. J'ai l'impression que c'est devenu plus sérieux. Il était devenu patron, ce n'était plus la même chose.

B.P. - *Est-ce que les relations avec Jacobs sont toujours restées amicales ?*

G.K. - Oui, Hergé et Jacobs sont restés amis, mais Edgar en vieillissant devenait très seul. Il a rencontré une femme qu'il a épousée d'ailleurs, ils étaient contents tous les deux, ils se sont coupés un peu du reste du monde. L'amitié restait, mais ils se voyaient beaucoup moins. Et à la fin ils ne se voyaient plus du tout. La vie change... Et avec Van Melkebeke il y a eu une petite dispute, ça s'est un peu mal terminé. Et pourtant au départ, ils s'entendaient divinement. Van Melkebeke, c'était un type très intelligent qui écrivait très bien, qui peignait d'ailleurs... Ce n'était pas un type quelconque, mais il n'a malheureusement pas eu de chance dans sa vie. Enfin, je ne sais pas s'il n'a pas eu de chance ou s'il l'a mal organisée, mais il aurait mérité mieux. Sa peinture n'était pas mal du tout, il écrivait bien, il a écrit un livre sur les Bruxellois aussi, dont j'ai oublié le titre[5].

(Fin de l'entretien)

[5] Jacques Van Melkebeke, *Imageries bruxelloises*, Maréchal Éditeurs, Liège, 1943.

L'ÉMOTION

CE BOIS DONT ON FAIT LES CAPITAINES

Le surtitre *Les Aventures de Tintin* figure sur chaque album. Cet énoncé limpide désigne à la fois le héros de la série et le genre du récit. Or, qui parle d'*aventure* sous-entend *action*. Et qui dit *action* implique *émotion*, puisqu'en latin *motio* veut dire *action de mouvoir, mouvement*. Pourtant, Tintin se caractérise tout autant par son absence quasi totale d'états d'âme que par son visage inexpressif. Dès lors, la question se pose : Qu'est-ce qui le fait courir ?

S'interroger sur ce qui pousse le reporter à agir ébranle son statut de héros. Car, si l'on en croit les théoriciens des mécanismes romanesques, le véritable personnage clé d'une fiction n'est pas simplement celui dont on parle le plus ou que l'on chérit[1]. À leurs yeux, le héros se définit par quatre traits clés, dont deux sont décisifs. À savoir : être celui que le lecteur connaît le mieux de l'intérieur, et celui dont la personnalité évolue le plus au cours du récit.

Ces deux facteurs, dans le cas de Tintin, troublent un brin l'énoncé clair et net du frontispice initial. En effet, que sait-on vraiment de lui ? Nous ne possédons pas d'information sur son ascendance, ses motivations et ses centres d'intérêts. Les ressorts de sa psychologie nous échappent. Une façade protège son être intérieur. Quelle que soit la situation, il paraît presque lisse, sans tache ni défaut, exempt de vice et de tare. Bref, il ne dépose jamais son masque de garçon «bien sous tout rapport». De plus, du premier au dernier album, il reste, pour l'essentiel, égal à lui-même.

Dès leur première rencontre, dans *Le Crabe aux pinces d'or*, la différence d'expressivité d'un Tintin et d'un Haddock s'impose.

Haddock, héros malgré lui ?

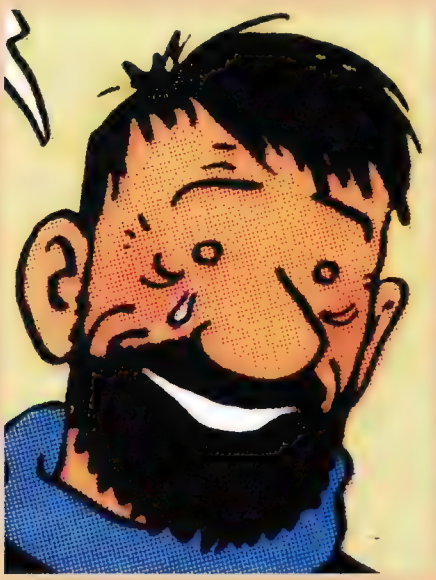
Un des membres de sa famille de papier, en revanche, s'expose sans scrupules et se transforme de façon marquée au cours des albums : le capitaine Haddock. Au fil des histoires, il exprime nombre d'émotions, alors que son compagnon à la houppe reste de marbre. De marin alcoolique et colérique, qui plus est atteint de bougeotte chronique, il passe à *gentleman farmer* sobre, presque serein, amateur d'art et pantouflard.

Une scène parmi d'autres : Tintin y reste égal à lui-même, tandis que le capitaine Haddock ne peut dissimuler la stupeur qui l'envahit brusquement.

Débordant d'émotions, le capitaine manifeste sa rage dans *Le Crabe aux pinces d'or*, sa surprise dans *L'Affaire Tournesol*, son attendrissement dans *Coke en stock* et sa circonspection dans *Les Bijoux de la Castafiore*. Ce n'est qu'un échantillon.

Vu sous cet angle, le héros de la série serait davantage le capitaine que le reporter.

Cette approche peut, certes, susciter des désagréments chez le farouche tintinophile, voire lui inspirer une vague de critiques. Mais accordons au moins deux mérites à ce modeste éclairage. D'une part, il met en lumière la multitude d'expressions faciales dont Haddock se révèle capable, au gré de ses émotions. D'autre part, il confirme la maestria et la justesse du trait d'Hergé lorsqu'il traduit la variété du comportement humain. La galerie de portraits tirés des *Aventures* qui illustre cet article en offre un aperçu patent. On y découvre un Haddock animé au possible, qui crève littéralement la page. Sa nature profonde s'exprime à travers ses saintes colères assorties de leurs légendaires chapelets d'injures. Et cet examen rend compte de la large gamme émotionnelle que couvre le brave capitaine.

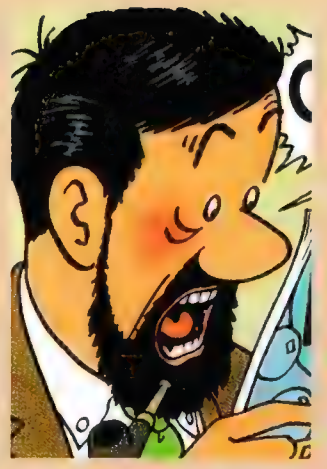


Haddock, disciple de Descartes

Hergé a fait de Haddock un personnage (bon) vivant et on ne peut plus incarné. De ce fait, notre marin n'échappe pas aux six émotions primaires définies par Descartes : admiration[2], amour, haine, désir, joie et tristesse.

Plus nuancé qu'il n'y paraît, il manifeste encore bien d'autres attitudes selon les stimuli de l'environnement et des situations auxquelles il se trouve mêlé. Ainsi peut-on le voir tantôt hébété, tantôt hypnotisé. Ainsi peut-on l'observer follement éberlué ou halluciné sous l'effet de l'alcool. Abattu à l'idée d'une perte, il sombre pour un instant dans l'apathie, voire dans la « catatonie », un ensemble de troubles psychomoteurs caractérisé par l'inertie et le négativisme, avec absence totale de réaction aux stimulations. Transporté de joie ou accablé de tristesse, il nous indique l'état de son moral au moyen de ses yeux et de sa bouche.

Lors des premières apparitions du capitaine, le dessinateur limitait la cavité buccale de Haddock à une pastille blanche, plus ou moins grosse, posée sur une barbe d'un noir uniforme. Cette simplification suffisait à montrer que Haddock avait toujours le bec ouvert et la langue en action, contrairement à Tintin dont la discrète ligne des lèvres, souvent close, en faisait un personnage peu loquace. Jamais, du navigateur, ne paraît le rose des gencives, du



Ci-dessus :
Ivre de peur dans *Coke en stock*, faussement taquin dans *Tintin au Tibet*, stupéfait dans *Les Bijoux de la Castafiore* ou débordant de colère rentrée dans *Tintin et les Picaros*, Haddock exhibe une langue prête à formuler ses émotions, contenue par une denture prête à mordre.

palais ou de la glotte. Il ne nous est donné à voir que le contraste marqué entre la tache immaculée, symbole de son organe vocal, et la noirceur des propos incendiaires qui en émanent ! Par la suite, lorsque la situation l'exigeait, Hergé a précisé la dentition du capitaine. Dans certaines vignettes, il le dote d'un râtelier parfaitement égal, fait de dents carrées et nettes, sans lien avec les bouches scorbutiques et ravagées des marins au long cours d'antan.

Cela dit, le corps d'Archibald Haddock participe aussi à son vécu émotionnel. Sans chercher le moins du monde à se rendre intéressant, il présente néanmoins un véritable catalogue des postures possibles : vautré, dansant, étendu ivre mort, électrisé… Autant d'attitudes qui, associées à ses propos, nous éclairent sur les émotions qui l'emportent.

Deux avatars d'Hergé

Hergé, on le sait, a dit un jour : «Tintin, c'est moi.» Mais il a aussi affirmé : «Je suis Haddock». Les aventures de Tintin et de Haddock seraient-elles donc à la fois celles – rêvées ou potentielles – d'Hergé ?

Un photographe, lorsqu'il saisit les traits d'un visage, réalise dans une certaine mesure son autoportrait. Cette comparaison peut s'appliquer à l'auteur de bande dessinée. Il fragmente la complexité de sa personnalité en diverses identités qu'il schématise sous son crayon.

Dans le cas du trio Tintin-Haddock-Hergé, chacune des faces de ce masque de Janus (tripartite pour l'occasion) montre une facette du tout qu'est Hergé.

Sur la première face apparaît Tintin l'éthéré, héros idéal et stable dans ses humeurs, peu sujet aux affres émotionnelles. Sur la deuxième surgit Haddock, terrien ancré au pied marin, susceptible de naviguer sur toute l'étendue du spectre des émotions. Enfin, sur la troisième paraît Hergé, le Gémeaux, démiurge aux multiples avatars, capable de donner une image de lui tantôt parfaite et désincarnée, tantôt humaine et perfectible.

On peut donc en déduire qu'Hergé-Haddock était, pour sa part, un sacré bonhomme, fait de chair et de sang, âme passionnée et tonitruante, individu idéaliste et épris de justice. À la barre de sa série d'aventures, il a «neutralisé» Tintin, le réduisant à « une sorte de pure abstraction » selon Benoît Peeters[3], pour mieux laisser ses lecteurs s'identifier à ce petit bonhomme sans âge.

En revanche, ayant laissé le capitaine galoper sur la vaste étendue du spectre des émotions, il a permis la forte impression de véracité que l'on éprouve à la lecture des *Aventures de Tintin*. Et tout compte fait, c'est là l'essentiel : qu'importe le héros, pourvu qu'on ait l'ivresse !

Grégoire MONTANGERO

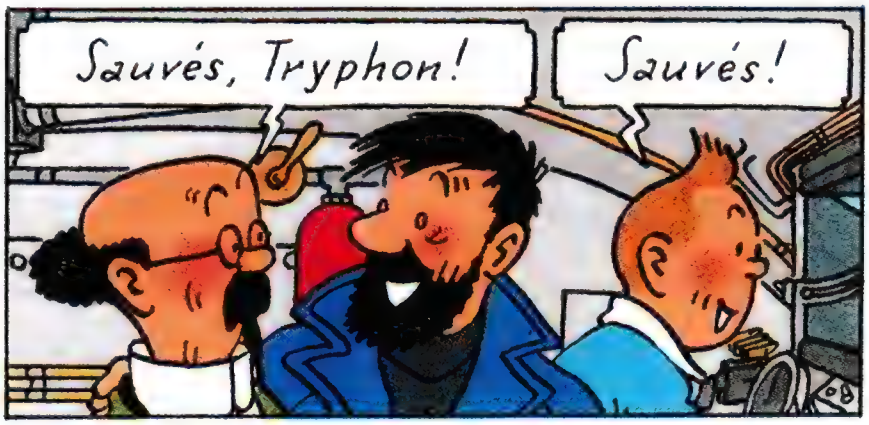
[1] Louis Timbal-Duclaux, *Techniques du récit et composition dramatique*, Éditions Écrire aujourd'hui, 2009, pages 121-126.

[2] Que l'on nommerait aujourd'hui sidération, stupéfaction, étonnement ou surprise.

[3] Benoît Peeters, *Le Monde d'Hergé*, Casterman, réédition de 2004, page 31.

C'EST UNE BONNE QUESTION...

QUI EST SAUVÉ ? HERGÉ PARDI !



La plus récente édition italienne de *L'Affaire Tournesol* a fait l'objet d'une meilleure traduction, nous dit Claude Stern. Et l'on doit à Gianfranco Goria d'avoir fait corriger une faute qui, jusqu'alors, avait échappé à tout le monde, Hergé en premier. Curieusement, le phylactère par lequel Haddock fait savoir à Tournesol qu'ils sont sauvés émanait en effet de ce dernier. Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

LA SEPTIÈME EMPREINTE

Notre ami Philippe André, d'Annecy-le-Vieux, se félicite d'avoir rejoint les Amis de Hergé, et nous confie un secret. « Aviez-vous remarqué, nous demande-t-il, ce petit point d'interrogation posé à côté de la septième empreinte du yéti, sur la couverture de *Tintin au Tibet* ? » Eh bien, non ! Et ce petit point d'interrogation a le don de nous interroger !

MYSTÉRIEUX CALYSTÈNE

Dans *L'Étoile mystérieuse*, le professeur Calys, à qui le spectroscope a permis de découvrir que l'aérolithe qui a frôlé la Terre contient un métal inconnu, baptise aussitôt celui-ci *calystène*. Selon notre ami Fabien Ouvrard, il est possible qu'Hergé ait voulu faire par là une discrète allusion à Callisthène, le neveu d'Aristote, qui suivit Alexandre le Grand lors de sa campagne d'Asie. Sauf erreur, nous dit-il, cette interprétation n'a jamais été mise en exergue jusqu'ici. Fabien a raison sur ce point, mais d'autres explications restent possibles. Ainsi, le nom *Calys* serait une déformation de *Kalish*, le surnom que José De Launoit donnait à *Alice*, son épouse, qui était alors la collaboratrice d'Hergé.

LES VOYAGES DE TINTIN

Dans la foulée des questions posées dans notre revue n° 52, au sujet des résidences de Tintin, et donc de ses lieux de départ et d'arrivée, notre ami Bernard Martin a découvert, en lisant de vieux exemplaires de *Cœurs Vaillants* qu'il a pu acquérir, que Tintin et Milou sont partis pour l'Amérique à bord du paquebot *Île-de-France*. Mais le numéro du 26 mars 1933, qui le signale, ne précise pas dans quel port français le reporter et son chien se sont embarqués. En revanche, pour ce qui concerne leur départ pour l'Orient mystérieux, le numéro du 9 septembre 1934 précise qu'ils vont prendre le train, le lendemain, à la gare de Lyon pour s'embarquer à Marseille. Mais il ne nous dit pas sur quel bateau.

... QUI MÉRITE UNE RÉPONSE

ASSOIFFÉ DE SANG ?

La question posée par Bertrand Portevin dans notre revue n° 54 était de savoir qui pouvait bien représenter l'U.R.S.S. dans *De la musique avant toute chose*, gag de Quick et Flupke publié en août 1933. Si Hervé Springael précise qu'en tout cas il n'y a pas reconnu Maxime Litvinov, le ministre soviétique des Affaires Étrangères de l'époque, Pierre Curie a cru, de son côté, y reconnaître Félix Djerzinski, le fondateur de la Tcheka, la redoutable police politique et sociale. Un dirigeant dont le discours violent justifiait en Occident la caricature du bolchevik brutal et assoiffé de sang. Mais Fabien Ouvrard est venu tempérer cette option, rappelant d'abord que l'U.R.S.S. n'a intégré la Société des Nations qu'en septembre 1934. Il mentionne ensuite Litvinov, mais précise qu'à son avis Hergé s'est trompé... en dessinant Gueorgui Tchitcherine, son prédécesseur, qui fut en fonction de 1918 à 1930. À considérer la photo de l'individu, il semble que ce soit en effet la bonne réponse.

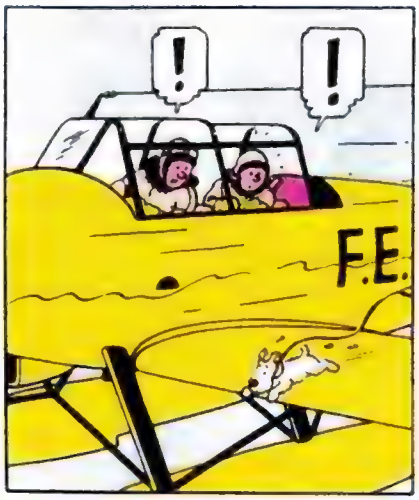
LA LANGUE GOPALAISE

Selon Hervé Springael, les textes des phylactères de *La Vallée des Cobras* où le maharadjah s'exprime dans sa langue sont rédigés en *gujarati* qui, comme son nom l'indique, est en usage dans l'État indien du Gujarat. Pour sa part, Claude Garitte a repéré dans un ouvrage (qui traduit le texte d'un gospel en 576 langues) deux échantillons qui lui semblent correspondre à ce que nous cherchons : l'un en *gondi*, le dialecte des provinces centrales de l'Inde, l'autre en *harauti* de la province indienne de Rajputana. Tiens, tiens, fait-il : pourquoi pas Rawhajpoutalah ? Mais Claude observe que le *hindi davanagari* et le *hindi kaithi* utilisent les mêmes caractères eux aussi. Il penche néanmoins pour le *harauti*... de Rawhajpoutalah ! Reste qu'on aimerait disposer de la traduction de ces phylactères.

CARTE BLEUE

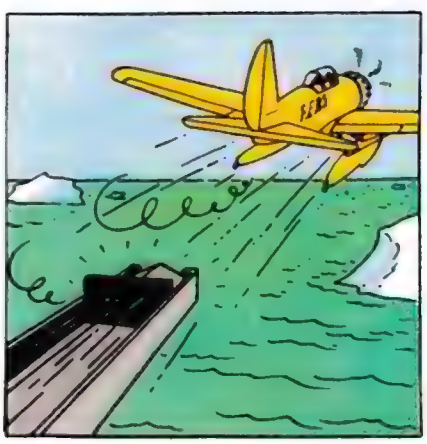
Sous le titre *Canicule et perplexité*, nous cherchions aussi à savoir, dans la revue n° 54, de quand pouvait bien dater précisément la carte postale du scout au ventilateur que nous reproduisions dans sa version brune. Notre ami Robert Wautlet nous informe qu'il possède un exemplaire de la version bleue qui a circulé, et dont le cachet postal indique le 27 janvier 1933. *Le renseignement est précieux, mais qui dit mieux ?* s'exclame Philippe Goddin qui, pour des raisons purement stylistiques, a estimé dans sa *Chronologie* que ce dessin pourrait bien dater de l'année 1931.

OÙ HERGÉ PERD LE FIL



Notre ami Guy Francotte s'interroge. Il se demande pourquoi, dans certaines cases de *L'Étoile mystérieuse*, Hergé dessine une antenne (attachée par un fil à la queue de l'hydravion), alors qu'il s'en passe dans d'autres. Guy s'étonne que puisse ainsi disparaître un accessoire qui serait, selon lui, indispensable à la liaison radio entre l'appareil et le navire *Aurore*.

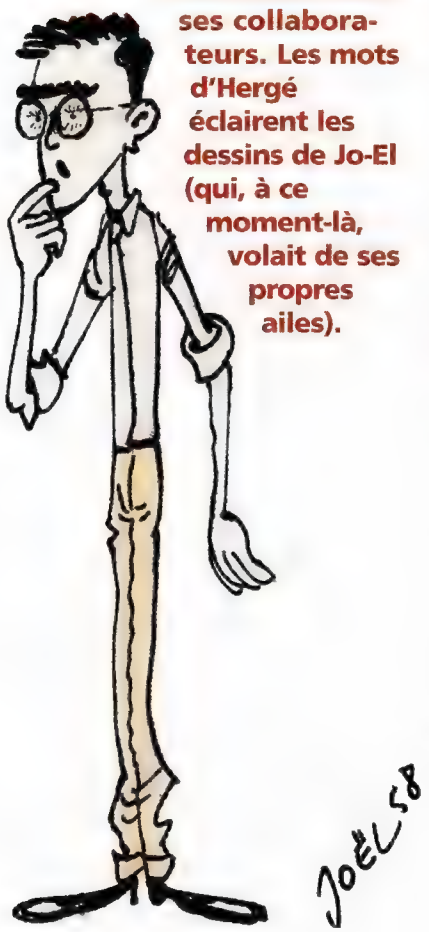
Distraction du dessinateur, ou choix délibéré de ne pas indiquer des éléments aussi fins lorsque l'engin est vu de loin ? Un peu des deux, semble-t-il.



PORTRAITS CARICATURÉS

QUAND HERGÉ RENDAIT HOMMAGE À SES COLLABORATEURS

Le futur Jo-El Azara s'était amusé, en 1958, à caricaturer le personnel des Studios Hergé. On lui sait gré de nous avoir très aimablement autorisés à reproduire ces portraits dans ce numéro de la revue *Les Amis de Hergé* qui commémore le trentième anniversaire de la disparition du Maître. Quant aux extraits du discours prononcé par Hergé lui-même à l'*Auberge du Chevalier*, le 17 avril 1964, au cours d'une fête intime qui réunissait le personnel des Studios et leurs conjoints, ils témoignent des rapports complices que le « patron » entretenait avec ses collaborateurs. Les mots d'Hergé éclairent les dessins de Jo-El (qui, à ce moment-là, volait de ses propres ailes).



Mesdames, Messieurs,
Chères amies, chers amis,

« Heure viendra qui tout payera », dit la sagesse des Nations.

Et c'est, hélas ! la triste vérité. Car, passé le temps des vaches grasses — et du foie gras — voici venu le Moment de la Grande Pénitence (avec majuscules), de la grande pénitence sous forme du discours que j'ai la ferme intention de vous administrer.

Je vois déjà la panique s'emparer de vous. Certains même ont esquissé un geste de fuite. Mais vous n'y échapperez pas, les portes sont verrouillées et cadenassées et le personnel de l'Auberge de Beersel a reçu l'ordre de tirer à vue et sans sommation sur toute personne qui réussirait malgré tout à prendre le large. Soyez donc raisonnables et prenez votre mal en patience (...).

À Bob De Moor, ce héros

(...) Célèbre par sa bravoure et par sa grande taille, célèbre par sa gentillesse, sa bienveillance, son égalité d'humeur, célèbre aussi par sa sobriété quasi légendaire, célèbre par sa drôlerie et ses talents de mime-bruiteur, célèbre encore par le soin et le fini qu'il apporte à son travail : vous l'aurez reconnu immédiatement : il s'agit de Bob De Moor. (...)

Depuis près de quatorze ans, Bob De Moor a dessiné sous tous les angles, dans toutes les perspectives et à tous les formats, des tours de montage pour fusées lunaires et l'intérieur de cette fusée.

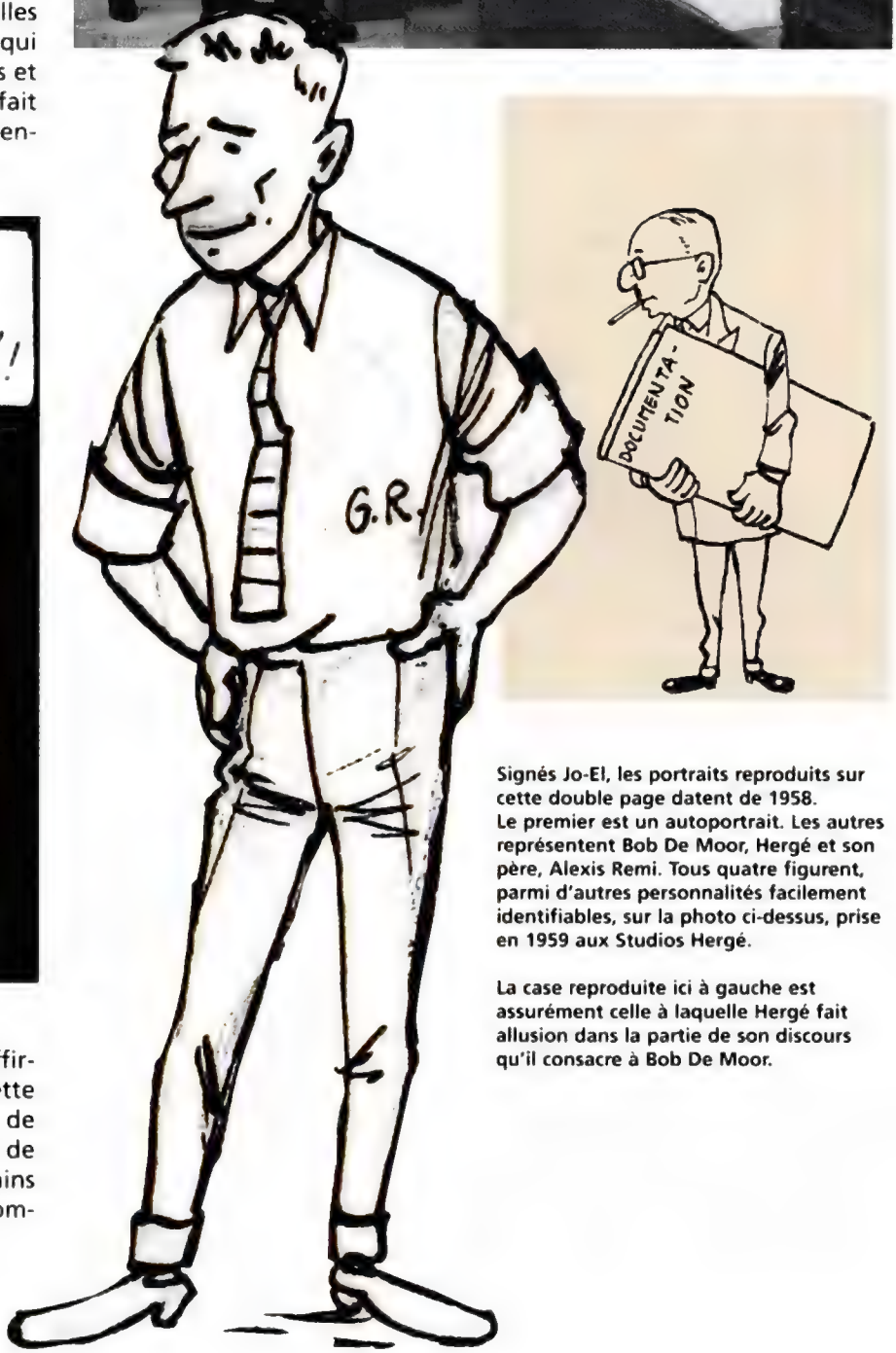
Mais depuis près de quatorze ans, surtout, il dessine le château de Moulinsart et l'intérieur de ce château. Lui seul (...) aurait pu résister à la démence qui devrait s'emparer de tout homme normalement constitué à la pensée de ces escaliers qui ne donnent nulle part, de ces portes qui s'ouvrent sur le néant, de ces fenêtres derrière lesquelles on aperçoit les majestueuses frondaisons du parc, alors que — mais Dieu seul et Bob De Moor le savent — c'est le vide intégral ou une buanderie qui devraient normalement apparaître derrière ces vitres.

Cet homme, un jour, a dessiné une fenêtre de ce château de cauchemar, une fenêtre vue de l'extérieur et à laquelle devait se pencher Tintin. Cette fenêtre, il l'a construite amoureusement, avec son linteau sculpté et orné de festons, d'astragales, de feuilles d'acanthe, avec ses dormants, ses ébrasements, ses feuillures : une fenêtre de château.

Bien.

J'avais simplement oublié de lui dire que la scène se passait la nuit, et ces linteaux sculptés, ces festons, ces astragales, ces feuilles d'acanthe, ces dormants, etc. qui lui avaient demandé des heures et des heures de travail, je les ai fait disparaître sous un noir flot d'encre de Chine.

Eh bien ! je ne crains pas d'affirmer qu'un homme qui ne me jette pas à la tête le flacon d'encre de Chine grâce auquel je viens de commettre ce forfait, je ne crains pas d'affirmer, dis-je, que cet homme-là est un héros ! (...)



Signés Jo-El, les portraits reproduits sur cette double page datent de 1958. Le premier est un autoportrait. Les autres représentent Bob De Moor, Hergé et son père, Alexis Remi. Tous quatre figurent, parmi d'autres personnalités facilement identifiables, sur la photo ci-dessus, prise en 1959 aux Studios Hergé.

La case reproduite ici à gauche est assurément celle à laquelle Hergé fait allusion dans la partie de son discours qu'il consacre à Bob De Moor.

Photo prise aux Studios en 1958.

Les portraits reproduits sur cette double page représentent Baudouin van den Branden, Josette Baujot et Jacques Martin, qu'on peut aussi reconnaître sur les photos.

À Baudouin, l'homme-orchestre

(...) Je ne ferai pas son éloge publiquement : sa modestie de grand garçon timide en serait effarouchée. Je dirai donc que son grand mérite, et il est énorme, est d'avoir vécu plus de dix ans à mes côtés. Et cela sans jamais se plaindre, sans gémir, sans rechigner, même lorsque, au cinq cent trente-septième petit garçon ou petite fille qui nous envoie ses dessins en nous demandant notre avis, il répond que « Eh bien, ma foi ! ces dessins ne manquent pas de qualités, mais que toutefois, pour réussir, cent fois sur le métier il faut remettre son ouvrage... que, certes, il y a dans le trait un certain je ne sais quoi qui... Qu'il ne faut cependant jamais oublier que Rome, non plus, ne s'est pas faite en un jour... et que... et que...»

Or, et c'est là le miracle, ces lettres, d'un style élégant et raffiné, très dix-huitième, sont d'une inspiration sans cesse renouvelée : c'est sa coquetterie, à cet homme. (...) Que cet homme trouve encore le temps et le moyen d'utiliser en virtuose son téléphone à deux coups, de classer les lettres d'admirateurs qui nous parviennent, innombrables, de tous les coins de la planète et les non moins innombrables documents officiels dont l'Administration nous gratifie : formulaires 325bis améliorés, formulaires d'impôts, contraventions, etc. est pour moi un mystère et un sujet perpétuel d'admiration.

Mais (...) je ne ferai pas (...) rougir ce (...) Brummel dont l'élégance et les bonnes façons ont depuis longtemps dépassé nos frontières et porté jusqu'au Canada le prestige de notre petite terre des Arts et de la Pensée, ce diplomate-né, souple et discret, cet aristocrate qui condescend parfois à se faire l'écho, sous les hautes sphères de notre Entreprise, des revendications sociales trop souvent formulées, à mon gré, par une main-d'œuvre revendicatrice, insatiable et âpre au gain. Et cela prouve que ce gentilhomme sait aussi se pencher avec bonté sur le cas des humbles, de ces sans-grade, de ces obscurs, de ces petits, comme il y en a tant chez nous ! Génie épistolaire, génie téléphonique, génie classificateur, génie social, génie aussi, j'allais l'oublier, génie de la mémoire car l'éléphant même fait figure d'amnésique à côté de lui (...).

À Madame Baujot, l'exquise

(...) La galanterie aurait exigé que je parlasse d'une héroïne avant de parler des héros. Mais la chronologie est régie par d'autres lois et c'est devant ces lois que j'ai dû m'incliner avant de m'incliner devant une dame. Cette dame est une grande dame, dont l'affabilité, la courtoisie, la distinction et le sens inné des nuances ont fait de l'atelier des Studios Hergé une sorte de petit salon.

Les bonnes manières se perdent, hélas ! de plus en plus. Mais le quart d'heure du thé aux Studios sera toujours une heure entière de propos raffinés et de bon goût, et cela précisément grâce à cette grande dame, qui mérite, de plus, elle aussi, le titre d'héroïne. Car elle aussi, stoïquement, m'a supporté pendant plus de dix ans. Et Dieu sait pourtant si je lui en ai fait voir de toutes les couleurs !

Je ne parlerai pas de sa conscience professionnelle qui l'a amenée, petit à petit, à se servir d'abord de lunettes, puis d'une loupe, pour fignoler jusque dans les plus petits recoins le coloris d'une cravate, le brillant d'une carrosserie ou la langue rose de Milou. Récemment encore, à Paris, un metteur en scène me parlait des coloris tellement raffinés des albums Tintin et me faisait part de l'intention qu'il avait de s'en inspirer pour un prochain film. (...) Madame, (...) sachez, et je le dis tout haut et devant témoins, que je vous refuserai tout net le microscope dont on m'a dit que vous rêviez pour mener à bien certains travaux de coloriage particulièrement délicats (...).

Photo prise aux Studios en 1957. À l'avant-plan Fanny Vlamynck, à l'arrière-plan Jo-El Azara.

À Jacques Martin, l'intrépide

(...) Il y a dix ans, à peu près, débarquait aux Studios un grand gaillard venant de France.

Nettement anticonformiste, et confiant dans les destinées de notre petite patrie (...), ce garçon, au lieu de monter à Paris, comme tout Français digne de ce nom, ce garçon-là est monté beaucoup plus haut, c'est-à-dire à Verviers d'abord, puis encore plus haut, à Bruxelles.

Dix ans déjà, mon cher Jacques Martin, que vous avez lié votre sort à celui des Studios Hergé. Dix ans déjà qu'Alix et Lefranc les Intrépides ont fait alliance avec Tintin. Dix ans déjà que votre rigueur et votre conscience professionnelles, que votre enthousiasme et votre vitalité, que votre imagination créatrice se sont donné libre cours chez nous. Dix ans aussi que j'admire votre souci du travail bien fait.

Je sais que vous avez un œil particulièrement perspicace et même, parfois impitoyable, mais personnellement, je vous sais gré des critiques que vous n'hésitez jamais à me faire et dont vous n'êtes d'ailleurs pas avare. Mais ces critiques, et je tiens à le souligner, ne sont jamais négatives et vont toujours dans le sens de la perfection.

En 1958, Azara complétait sa galerie de portraits par un Michel Demarets fou d'automobiles et un Roger Leloup victime de crampes d'estomac. En 1967, ces deux-là se font photographier aux Studios pour les besoins d'une case de *Vol 714 pour Sydney*.

À Michel Demarets, l'exilé

(...) Il y a dix ans encore, et suivant Jacques Martin à une courte encolure, roue dans roue, dirais-je, débarquait également à Bruxelles un autre étranger. Mais pas un étranger du dehors, cette fois, un étranger bien de chez nous. Doué d'un humour à la fois digne de Mark Twain ou d'Alphonse Allais, prompt à la répartie, cet homme à l'esprit très indépendant s'est cependant intégré aux Studios Hergé en moins de temps qu'il n'en faut pour mener à bien un jeu de cartes *Astier*.

Et pourtant, je suis sûr que le mal du pays a dû souvent se faire sentir, surtout au début de son séjour à Bruxelles, lorsque son concitoyen Roger Leloup, encore sous les armes à ce moment, n'était pas encore venu partager son sort et affirmer avec lui la glorieuse présence de Verviers dans notre capitale.

Mais notre ami Demarets a tenu bon, malgré son isolement, malgré les tracasseries d'un patron autoritaire et impitoyable. Malgré l'atmosphère de travail forcé qui règne chez nous. Il a tenu bon, fermement, courageusement. (...)

À vous tous

(...) De toute manière, héros ou pas, à tous ceux qui laborieusement et silencieusement œuvrent à mes côtés, je dis merci.

Sachez que lorsque je pénètre dans l'atelier et que je me rends compte de l'activité de ruche qui y règne, lorsque je vois chacun et chacune penché sur sa table à dessin, dans un silence quasi religieux où l'on entendrait voler un point de fuite, sachez qu'à ce moment, je ne puis jamais me défendre d'une profonde émotion.

Je me dis alors, Mesdames et Messieurs, qu'un peuple qui produit des êtres de cette qualité, acharnés au travail jusqu'à l'héroïsme, je me dis alors que ce peuple-là ne périra jamais, et que, bien au contraire, il jouera toujours un rôle prépondérant dans le concert des Nations (...).

HERGÉ

QUAND MONSIEUR PAUL DÉMÉNAGE...

Il nous a semblé intéressant de publier tel quel l'avis de changement d'adresse expédié par Paul Jamin à son ami Hergé. Nos lecteurs trouveront donc ici les propos de Jam « dans leur jus », comme disent les brocanteurs. Toutefois, pour pouvoir en apprécier les moindres saveurs, quelques commentaires nous ont paru utiles.

Uccle, le 14 avril 1960
62 avenue Montjoie
Teléphone (pas encore raccordé)
74 13 35

,te makker!

Je m'en vais vous mander la nouvelle la plus inroyable, la plus inouïe, la plus inattendue, la plus bouleversante, la plus surprenante, la plus schtroumpfante, la plus indemaillable, la plus curieuse, la plus indelébile, la plus stupefiante, la plus ceroumoustante - bref, tout ce qu'on semblait lire dans les yeux du Sergent Dimanche et du Soldat Zaterdag : LES JAMIN ET AYANTS-DROIT ONT DÉMÉNAGÉ!

Ceci prouve qu'il faut le "é" majuscule s'écrit 2 ma mère

Pour plusieurs bonnes raisons; parcequ'ils en avaient assez d'entendre galoper sur leur tête les delicieux bambins de Madame la Baronne de H[redacted] de B[redacted] W[redacted] et du Saint Empire née vicomtesse du Chose de Zazie; pardequ'ils etaient empoisonnés par les relents mazouteux d'un quartier inarboré et insalubreux; parcequ'ils se sentaient à l'etroit; et d'ailleurs ça ne vous regarde pas.

J'ai vu Monsieur du Puis de Marcinelle qui semble être un homme de qualité. Il m'a charge d'illustrer un premier minirécit -sur lequel je suis en train de sukkeler d'abondance, car c'est une technique assez differente de celle de mon admirable et talentueux maître Alidor. Si cela marche comme je l'espère, ça pourra être très interessant pour ton serviteur - je me fais vieux et j'aimerais quand même passer quelques années de ma vieillesse entouré de l'affectation et de la devouance des miens. Ce pendant j'ai quelques scrupules: il est évident que ma collaboration aux éditions dupuisiennes provoquera à brève echeance la ruine du petit hebdomadaire auquel, avec une fidelité digne d'un meilleur sort, tu apportes ta collaboration. Eh bien, dans ce cas, mon cher Georges, n'hésitez pas à faire appel à votre dévoué

Monsieur Paul

P.S. Je me permets de vous présenter, ainsi qu'à Madame Merjeine, mes voeux les plus ardents pour une belle, bonne et joyeuse fête de Toussaint. His fecit qui prodest!

Comte Wladimir Vassiliewitch Preïobrayensky-Zdravoï
62 avenue Montjoie
U c c l e

Hermétique aux non-initiés, l'expression « Le sergent Dimanche et le soldat Zaterdag (*samedi* en néerlandais) », qu'on découvre au premier paragraphe, renvoie nos lecteurs aux plaisanteries récurrentes qu'échangeaient Hergé et Jam à la suite d'un mémorable article de René Weverbergh, publié dans *Le Vingtième Siècle*. Jam en disait ceci, dans une interview, en octobre 1993 : *Les armées, ça l'éblouissait, Weverbergh ! (...) Il était allé à un défilé splendide de soldats qui faisaient leur service et défilaient devant le Ministre. (...) Weverbergh écrivait : « Ils passent, ces jeunes hommes au regard clair, et dans leurs yeux on semble lire : « Oui, nous serons pareils au soldat Dimanche et au sergent Van Campenhout qui, dans un bombardement d'enfer sur l'Yser, repoussèrent les assauts de l'ennemi... » etc. et comme ça sur une trentaine de lignes. Eh bien, jusqu'à sa mort, je téléphonais à Hergé : « Allo... c'est le soldat Dimanche ? » Et il répondait : « Non. Ici, c'est le sergent Van Campenhout ».*

Au paragraphe deux, le nom à rallonges de la Baronne qui résidait juste au-dessus de Paul Jamin, à l'adresse qu'il venait de quitter, a été masqué par nos soins.

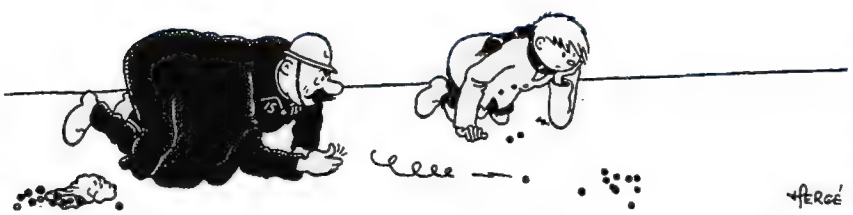
Monsieur du Puis est évidemment l'éditeur Jean Dupuis, établi à Marcinelle, près de Charleroi.

Grâce à celui-ci, Jamin (désormais connu sous le nom d'Alidor) a effectivement publié divers travaux dans *Spirou* à partir de 1959 (en les signant du nom d'Alfred Gérard), dont le minirécit auquel il fait allusion : *Dadado, l'hippocampe qui fume* (publié dans *Spirou* n° 1170, en 1960) qui l'a fait *sukkeler* (qui lui a demandé bien des efforts, en bruxellois).

La Rédaction

Jam par Hergé (extrait du gag de Quick et Flupke *Un scandale*, publié en 1935 dans *Le Petit Vingtième*).

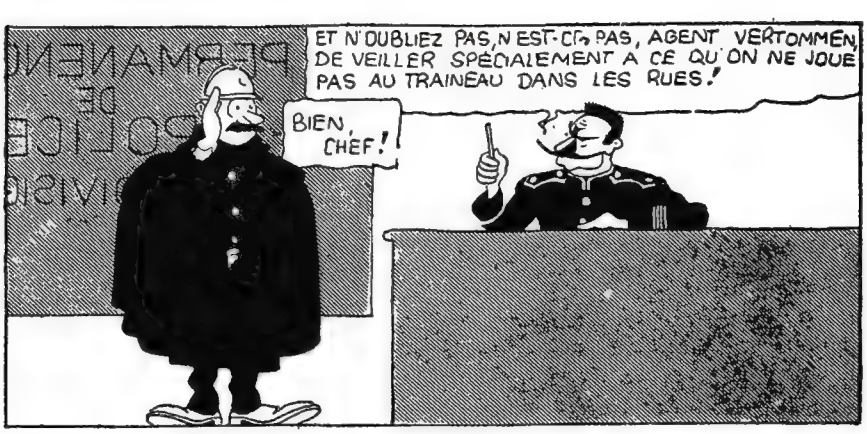
QUICK, FLUPKE
ET LE TROISIÈME LARRON



Évoquer *Quick et Flupke* revient immédiatement à leur associer l'Agent 15. La série perdrait sans doute une grande partie de son sel sans la présence à leurs côtés de ce troisième larron.

Il faudra toutefois attendre plusieurs années afin que le policier acquière l'apparence et le comportement que nous lui connaissons. Ainsi, de janvier 1930 à octobre 1934, les divers représentants de la loi dessinés par Hergé dans *Quick et Flupke* varient fortement d'aspect : ils sont de corpulence mince ou massive, avec ou sans moustache, le visage plus ou moins allongé, l'écartement des yeux plus ou moins prononcé, le nez plus ou moins long ou épais, etc. Cela va jusqu'aux costumes, pèlerines, imperméables, bottes ou chaussures... clairs ou foncés. Non seulement l'Agent 15 ne l'a pas toujours été, mais pendant plusieurs années Hergé lui a accordé les matricules 34, ou 18, 17, 25, et le plus souvent pas de matricule du tout... Il est vrai que la police n'a pas besoin de visage, pour autant qu'elle fasse régner l'ordre.

La chronologie démontre qu'Hergé a donné son nom à l'Agent 15 bien avant de fixer définitivement ses traits et de lui attribuer son matricule.


ET N'OUBLIEZ PAS, N'EST-CE PAS, AGENT VERTOMMEN, DE VEILLER SPÉCIALEMENT A CE QU'ON NE JOUE PAS AU TRAINEAU DANS LES RUES!
BIEN, CHEF!

Un clone ?

Qui, des Dupondt chez *Tintin* ou de l'Agent 15 chez *Quick et Flupke*, a façonné l'autre ? Quelques policiers, sans caractère et interchangeables, sont présents dès les premiers gags de *Quick et Flupke* en 1930, tandis que les Dupondt apparaissent deux années plus tard, dans *Les Cigares du Pharaon*. Curieusement, c'est à ce moment-là que se stabilise peu à peu la physionomie de l'Agent 15. Plus tard, on apprendra son nom : Vertommen[1], comme si Hergé avait enfin pu fixer son statut après de longs tâtonnements. Il ne s'agit donc pas d'un clone des Dupondt, à qui il ressemble pourtant comme trois gouttes d'eau, similitude qui sera amplifiée lors du passage des albums à la couleur. Malgré les apparences physiques, Hergé choisit de distinguer les rôles : il donne à voir d'une part des agents secrets et gaffeurs, adeptes des déguisements, et toujours à côté de la plaque, et d'autre part l'agent de quartier en uniforme, plein de bon sens. Car s'ils se ressemblent par la physionomie, Hergé différencie toujours plus l'Agent 15 des Dupondt quant à la psychologie, leur grande divergence tenant aux indéniables capacités d'ouverture et d'apprentissage du comparse de Quick et de Flupke.

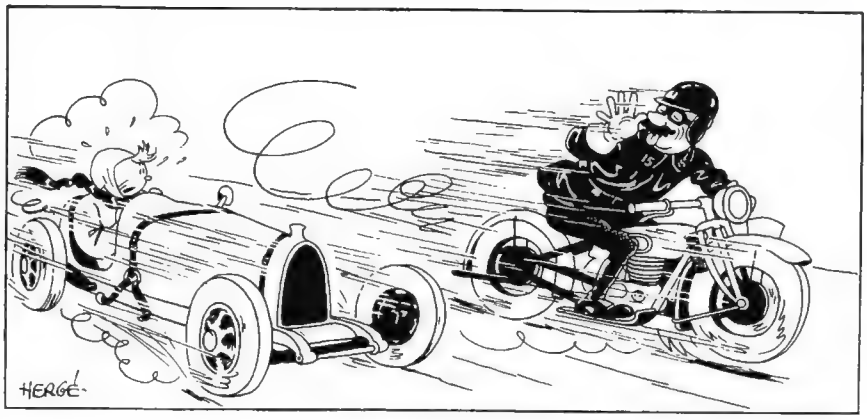
Un grand enfant

Non seulement l'Agent 15 fait preuve de pédagogie, s'astreint à de *Hautes études*[2], ne crache pas sur la jouissance d'un bon cigare pendant les heures de service, mais il assume de surcroît un retour aux plaisirs de l'enfance. Voici un paradoxe qu'Hergé a mis plusieurs années à construire, à savoir que le représentant de la loi adulte n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il redevient gamin. Ainsi lorsque l'Agent 15 surprend Quick et Flupke faisant enrager un quidam avec leur catapulte, il confisque l'objet susceptible de troubler l'ordre public, et remplit

là sa mission de gardien de la paix[3]. Toutefois, la dernière image le montre à l'abri des regards, se livrant au même petit jeu. Ailleurs, Quick et Flupke jouent aux billes quand survient l'agent, qui chasse un des gamins... dans l'unique but de prendre sa place[4]. Plus tard, lorsque Quick et Flupke resquillent, regardant le match de football par un trou dans la palissade, l'agent intervient, utilisant son autorité... afin de leur voler leur place ! Ici, il se transforme en prévaricateur[5].

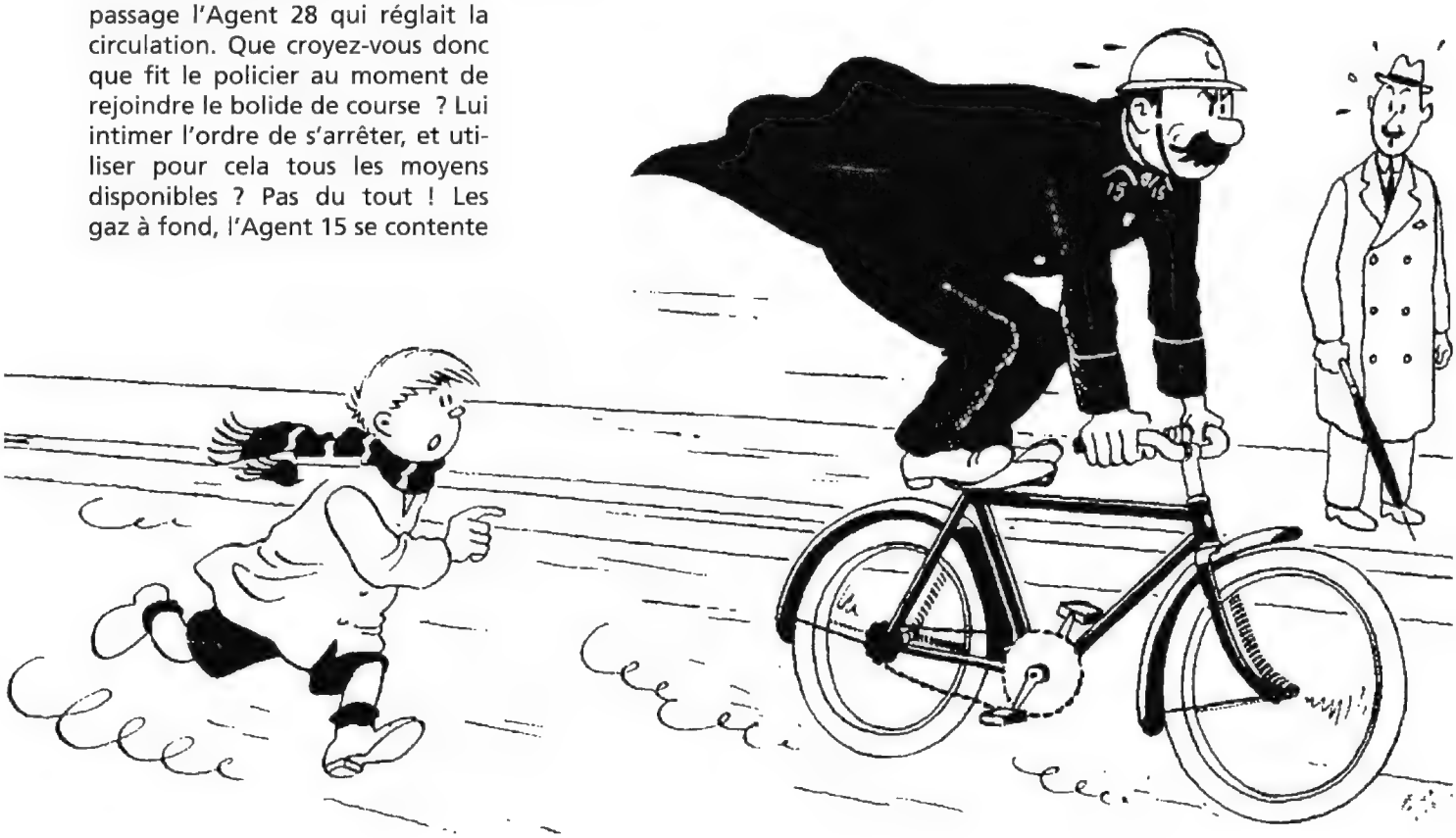
Ce n'est pas par hasard que, lorsqu'il fut demandé à la Fondation Hergé d'imaginer le décor du pignon peint attribué à Quick et Flupke au cœur du quartier des Marolles[6], ce gag ait semblé le plus représentatif de la série : l'Agent 15 transgresse la loi au vu et au su de tous. Faut-il y voir un symbole de l'ensemble de ladite série, de son impertinence, de la lecture à rebours des choses de la loi ?

Hergé ira plus loin, au moins dans un gag, *Police de roulage*[7]. À moto, l'Agent 15 a pris en chasse un chauffard, Flupke, qui blesse au passage l'Agent 28 qui réglait la circulation. Que croyez-vous donc que fit le policier au moment de rejoindre le bolide de course ? Lui intimer l'ordre de s'arrêter, et utiliser pour cela tous les moyens disponibles ? Pas du tout ! Les gaz à fond, l'Agent 15 se contente de doubler Flupke afin de prouver qu'il peut rouler plus vite que lui, en lui adressant au passage un pied de nez en sus. Pour peu, nous aurions eu droit à un bras d'honneur...

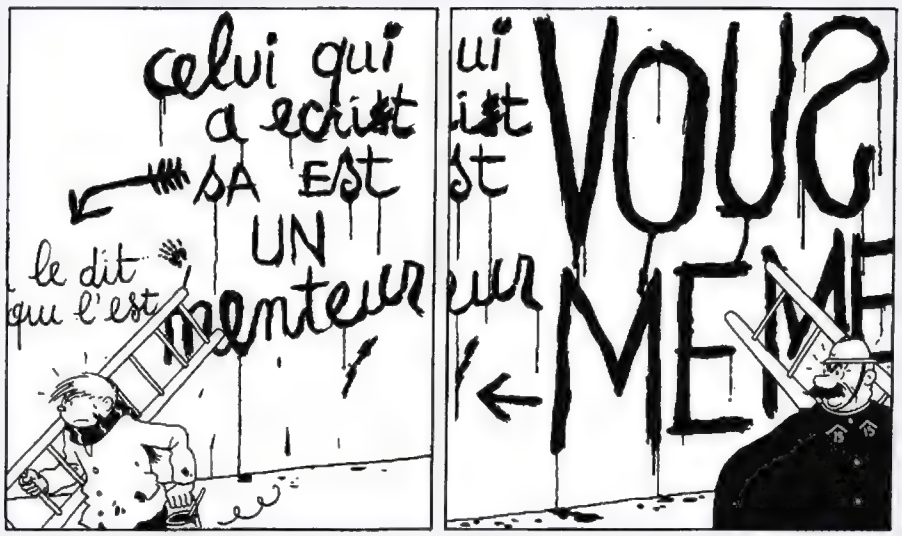


En juillet 1938 (ci-dessous) Hergé a résolument opté pour un Agent 15 qui ne fera jamais le deuil de sa propre enfance. En février 1935 (ci-dessus), il se montrait plus corrosif en le décrivant comme un flic délinquant. Mais où Hergé va-t-il chercher ses idées ?

Un tel exemple est rare car, le plus souvent, l'Agent 15 se contente de jeux bien plus innocents. Par exemple une partie de saute-mouton, qu'il improvise[8]. Et s'il arrête Flupke se livrant à des acrobaties cyclistes sur la voie publique, ce sera pour lui demander des conseils et se livrer aux mêmes pitreries, sous l'œil ébahi des passants[9].



Lorsque Flupke et l'Agent 15 s'en prennent exclusivement l'un à l'autre, tous les coups leur sont permis par un Hergé très en verve, et la surenchère fait rage.



Représentant de la loi ?

Le rapport à la loi acquiert une dimension toujours plus marquée au fur et à mesure de l'avancement de la série. Ainsi ce gag inoubliable, probablement un des meilleurs jamais imaginés par Hergé, *À qui mieux mieux*[10]. Sur un mur, Flupke a écrit *L'agent est un fou*, et s'est enfui. Découvrant l'insulte, l'agent y répond du classique *C'est celui qui le dit aux autres qui l'est*. On croit être au bout de l'escalade lorsque l'agent y va d'un dernier *Vous-même*. C'est ignorer l'imagination et la ténacité de Flupke, qui trace dans le ciel, par les fumigènes d'un avion, *Et vous en êtes un autre*. La surenchère est de plusieurs ordres, à commencer par la taille des inscriptions, la nature des outils utilisés, craie ou morceau de charbon, peinture en pot et échelle, avion, nuage. La taille des supports, du mur au ciel, la taille des vignettes enfin, toujours plus grandes, jusqu'à la dernière qui occupe l'espace entier de la page. Hergé réalise un tour de force qui reste dans les mémoires parce qu'il réinvente jusqu'à l'absurde le jeu de la surenchère auquel nous avons tous joué lorsque nous étions gamins.

Il aurait été dommage de ne se servir qu'une seule fois d'une telle idée. Aussi, la semaine qui suit, Hergé la prolonge avec *Vendetta*[11].

Le rapport de forces qui prévalait en 1930, dès l'origine de la série, entre la police et les gamins de Bruxelles a certes évolué en dix ans, mais en 1940 Hergé n'a toujours pas fixé le côté où s'exerce réellement l'autorité.

Le mot fait frémir, dans la mesure où son origine corse évoque la vengeance réciproque, jusqu'au crime. L'Agent 15 rumine sa vengeance, et trouve l'idée — imparable, croit-il — qui prolonge le gag précédent sur le terrain public et médiatique. Une suite d'hommes-sandwiches défilent dans la rue, chacun porteur d'une lettre : *F*, *L*, etc. jusqu'à former l'ensemble *Flupke est un méchant garçon*. Aussi Flupke doit-il faire preuve de beaucoup d'imagination s'il veut contrer une telle efficacité. Et il trouve, proposant un nouvel agencement des mêmes lettres jusqu'à former *L'agent est un kmupfchreçnao*[12]. Le processus consiste à briser les règles admises jusque-là. Avec les mêmes éléments de base, il fabrique une matière inédite. En déplaçant le propos, Flupke invente.

Certes, les premières interventions policières (dont on rappelle qu'elles ne sont pas le fait de l'Agent 15) relèvent du seul rapport de forces. Mais peu à peu la relation d'autorité se déplace, l'agent devient un gamin parmi les gamins. Reste alors pour Hergé à poursuivre jusqu'au bout cette logique de brouillage. L'Agent 15 se fait sèchement rappeler à l'ordre par Flupke dans quelques-uns des derniers gags de la série. On pense entre autres à *Défense passive*[13]. À l'inverse, l'agent prend sa revanche dans *Occultation*[14]. Lorsque la série touche à sa fin, on ne sait plus qui, de Flupke ou de l'Agent 15, fait la loi...

Alors, *Quick et Flupke*, une série hors la loi ?

Vincent BAUDOUX

[1] Gag *Première neige* publié dans *Le Petit Vingtième* du 26 janvier 1933.

[2] Gag publié dans *Le Petit Vingtième* du 12 décembre 1935.

[3] Gag *Le fruit défendu* publié dans *Le Petit Vingtième* du 4 octobre 1934.

[4] Gag *Le démon du jeu* publié dans *Le Petit Vingtième* du 1er novembre 1934.

[5] *Le Petit Vingtième* du 10 janvier 1935.

[6] Ce pignon est visible à l'angle formé entre la rue Haute et la rue des Capucins, à Bruxelles.

[7] Gag publié dans *Le Petit Vingtième* du 14 février 1935.

[8] Gag sans titre publié dans *Le Petit Vingtième* du 18 mars 1937.

[9] Gag *Acrobaties* publié dans *Le Petit Vingtième* du 7 juillet 1938.

[10] Gag sans titre publié dans *Le Petit Vingtième* du 18 octobre 1934.

[11] Gag publié dans *Le Petit Vingtième* du 25 octobre 1934.

[12] Voir notre illustration page 13 (NDLR).

[13] Gag publié dans *Le Petit Vingtième* du 30 novembre 1939.

[14] Gag publié dans *Le Soir-Jeunesse* du 19 décembre 1940.

....IL PARAÎT QUE FLUPKE L'A TRAITÉ PUBLIQUEMENT DE " KMUPFCHREÇNAO "!
BEUH BEUH
K.... K..... KMU..... KMUPFCHREÇNAO?...
ÇA NE S'Y TROU--VE PAS
LAROUSSE
HERGÉ

LES AVIONS PRÉFÉRÉS D'HERGÉ

3. *BIS REPETITA PLACENT* (SUITE)

Six appareils sont apparus par deux fois dans les albums d'Hergé. Nous vous en avions présenté trois dans notre précédente revue. Voici les autres.

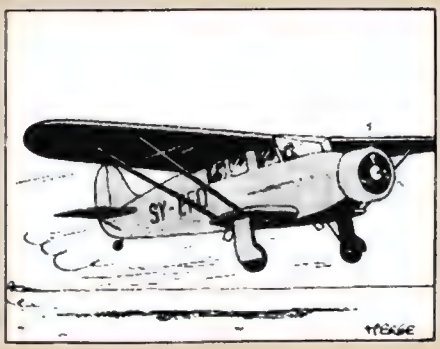
Représenter un avion prestigieux et le décrire, dans la livrée que lui avait donnée une compagnie célèbre, jusque dans ses moindres détails... voilà qui n'était pas pour déplaire à certains collaborateurs d'Hergé.

LE BOEING *707*

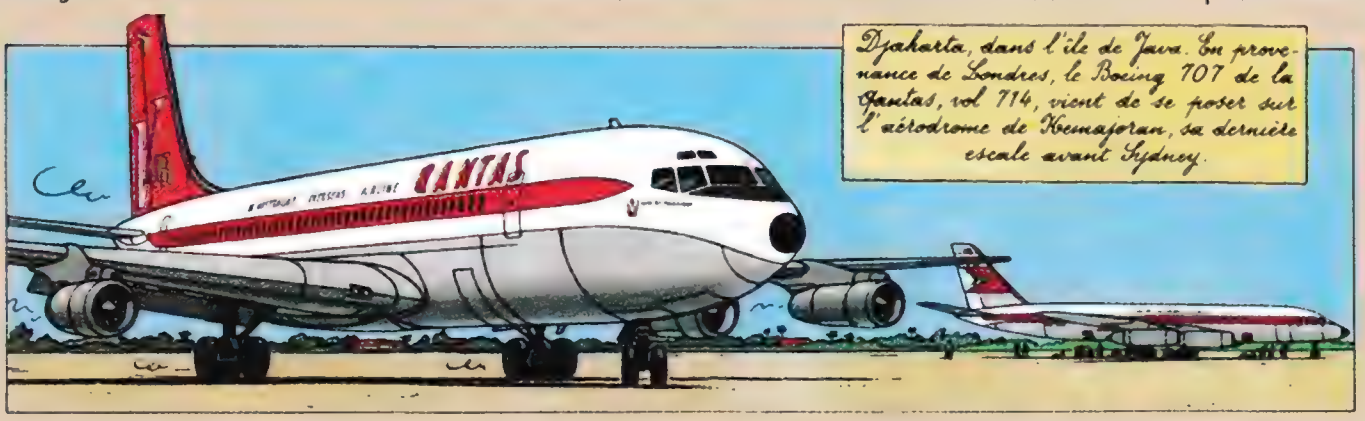
Parmi les tout derniers avions représentés par Hergé, on trouve le quadriréacteur Boeing *707*, qui effectua son premier vol le 15 juillet 1954 et qui fut mis en service par la *Pan Am* en octobre 1958. Cet avion de ligne produit à Seattle garda longtemps le monopole des liaisons transcontinentales, au sein de très nombreuses compagnies. Sa production ne s'arrêta qu'en mai 1991, après que mille dix exemplaires eurent été livrés de par le monde. Il est toujours en service. Apparaissant en tout dans treize cases, il est représenté deux fois dans *Les Aventures de Tintin*. D'abord en 1967 dans *Vol 714 pour Sydney*, et ensuite en 1976 dans *Tintin et les Picaros*.

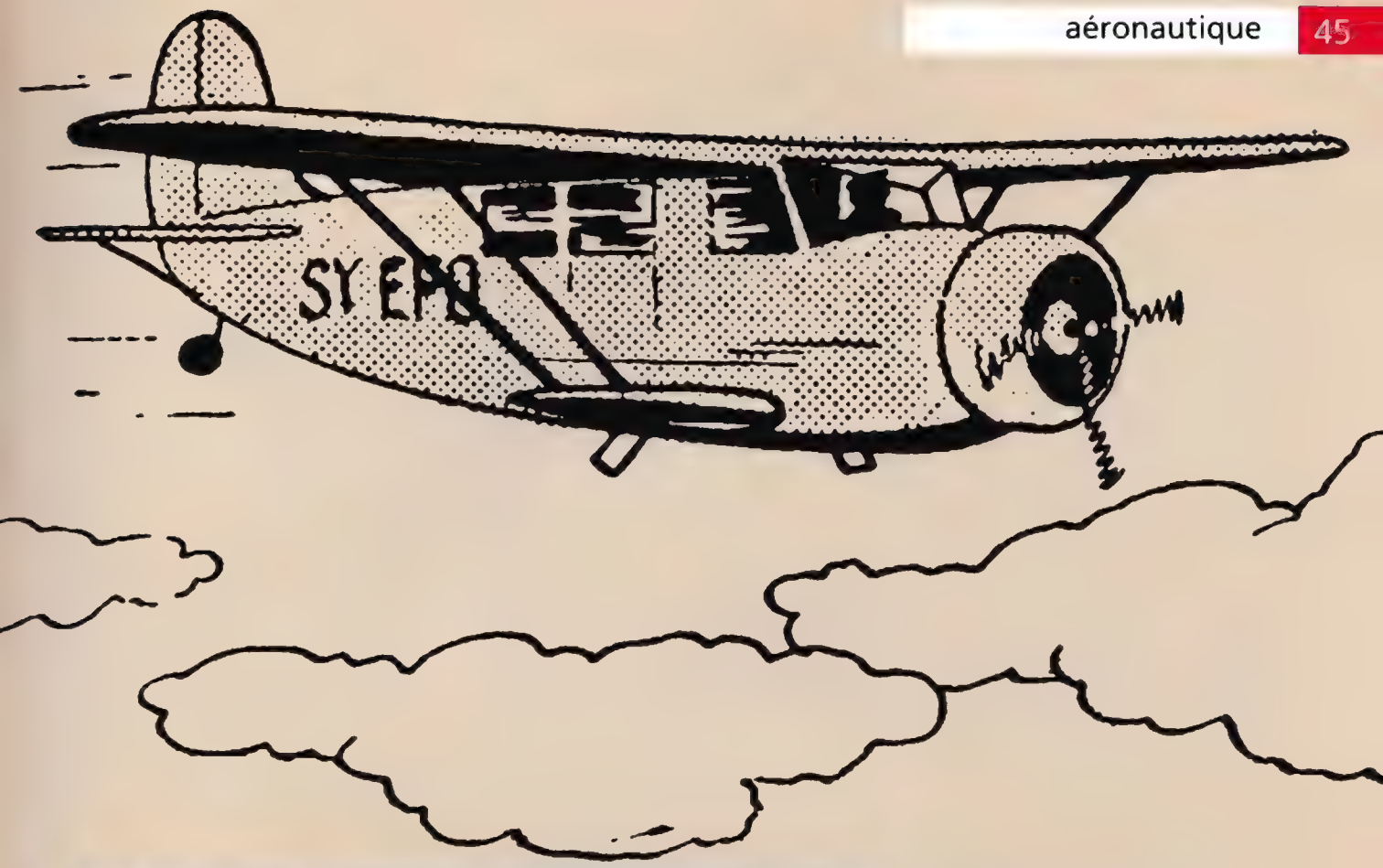
LE STINSON *RELIANT-3*

Révélé en 1938, le Stinson *Reliant-3* fut produit à mille trois cent vingt-sept exemplaires au total. En 1939, le Stinson *Reliant 3* fut utilisé aux USA en tant qu'avion postal express sur les secteurs dépourvus d'aérodrome. Hergé n'avait pas attendu pour se l'approprier. Cet appareil est présent dans onze cases d'Hergé. Il y apparaît pour la première fois le 18 septembre 1938, dans *Le Stratonef H.22*, la seconde aventure de Jo, Zette et Jocko publiée dans *Cœurs Vaillants*. Hergé l'a doté d'une paire de skis conforme à l'usage qu'en fait sur la banquise son propriétaire, le père Francœur.



Preuve qu'Hergé est soucieux de modernité lorsqu'il développe l'univers de son héros, cet appareil réapparaît dès le 1er décembre de la même année dans *Le Sceptre d'Ottokar*, que publie alors *Le Petit Vingtième*. Pour assurer le transport de Tintin, de Milou et du professeur


QANTAS
Djakarta, dans l'île de Java. En provenance de Londres, le Boeing 707 de la Qantas, vol 714, vient de se poser sur l'aérodrome de Kemajoran, sa dernière escale avant Sydney.

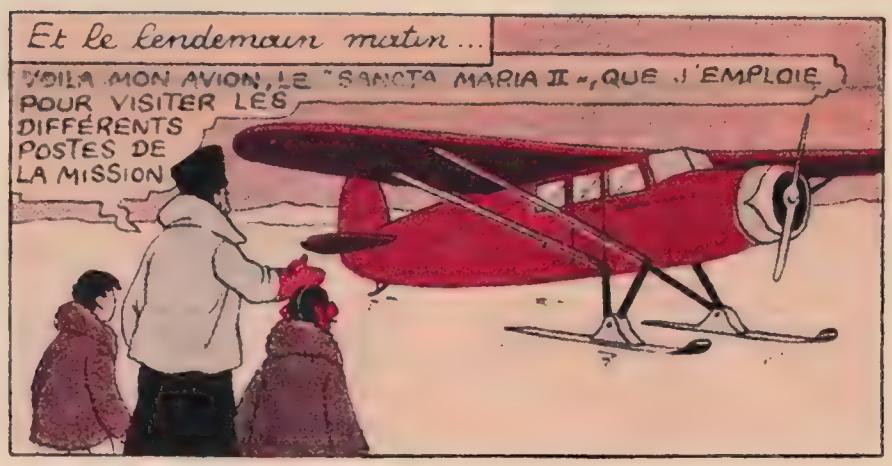


Les tintinophiles férus d'aviation ont longtemps cru qu'Hergé s'était permis, dans *Le Sceptre d'Ottokar*, d'inventer un type d'avion, en allant chercher des morceaux de-ci de-là. Il n'en est rien : le Stinson *Reliant* faisait bel et bien partie de sa documentation.

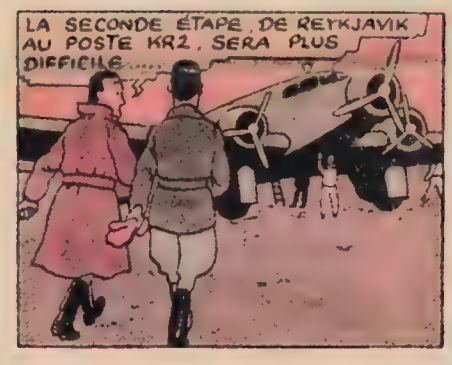
Halambique de Prague à Klow, en avion privé, Hergé a retenu la version à train rétractable, qui fut pourtant la moins courante de cet appareil.

Pourquoi ? Parce que c'était celle qui figurait dans sa documentation !

Comme on le sait, il y a également adapté un dispositif tout personnel, transformant l'un des deux sièges réservés aux passagers... en siège éjectable.



Baptisé *Aldebaran*, le Dewoitine D-333 dessiné par Hergé en septembre 1938 dans *Le Stratonef H.22* allait s'abîmer en mer un peu plus tard, au nord de l'Écosse. Exactement comme son modèle l'avait fait un an plus tôt au large des côtes marocaines.



LE DEWOITINE D-333

Représenté en 1938 dans *Le Stratonef H.22*, ce trimoteur français vola pour la première fois en 1935. Cet appareil est plus rare encore que le Heinkel 118, puisqu'il n'exista qu'en trois exemplaires, mis en service par *Air France* sur la ligne Toulouse-Dakar. L'un d'eux, pris dans un violent orage au large du Maroc lors d'un vol retour, fin octobre 1937, s'abîma en mer, et il n'y eut aucun survivant.

C'est probablement cette actualité tragique qui le fit remarquer par Hergé pour qu'il l'inscrive dans *Les Aventures de Jo, Zette et Jocko*.

Preuve que la documentation d'Hergé était soigneusement classée, on retrouve par la suite le Dewoitine D-333 dans la version en couleur du *Sceptre d'Ottokar*, réalisée en 1946 avec le concours d'Edgar P. Jacobs.

Jacques HIRON
(à suivre)

LES OBJETS DÉRIVÉS DU MONDE DE TINTIN

LES DÉCALCOMANIES TINTIN ET MILOU

L'article publié dans notre revue 54 traitait des carnets de décalcomanies diffusés de 1949 à 1951. Nous continuons avec ceux proposés entre 1953 et 1956.

En 1953, apparaît une nouvelle série de carnets, disponibles en échange de 50 « points » du « Timbre » *Tintin*. Elle comprend six titres, à savoir, dans l'ordre de leur numérotation : *Le Sceptre d'Ottokar*, *Au pays de l'or noir*, *On a marché sur la Lune*, *Les Exploits de Quick et Flupke*, *Le Lotus bleu* et *Tintin au Congo*. Illustrés sur fond blanc, ces carnets, que nous reproduisons ci-contre, mesurent 13 cm sur 9, et leurs deux volets comportent plus ou moins 18 sujets. Comme les précédents, ils sont réalisés par *Décalco Artistique Robert*, une maison qui se rebaptisera *DAR* lors de la réédition de 1954-1955. Le fait marquant de cette série de *Décalcomanies Tintin et Milou* est évidemment l'apparition d'un carnet consacré à… Quick et Flupke.

DÉCALCOMANIES TINTIN ET MILOU
AFDRUKPLAATJES KUIFJE EN BOBBIE
AU PAYS de L'OR NOIR
Het ZWARTE GOUD
CARNET 2
REEKS 2
Avec l'autorisation de Met de toelating van HERGÉ

DÉCALCOMANIES TINTIN ET MILOU
AFDRUKPLAATJES KUIFJE EN BOBBIE
On a marché sur la LUNE
MANNEN op de MAAN
CARNET 3
REEKS 3
Avec l'autorisation de Met de toelating van HERGÉ

DÉCALCOMANIES TINTIN ET MILOU
AFDRUKPLAATJES KUIFJE EN BOBBIE
Les Exploits de QUICK et FLUPKE
QUICK en FLUPKE
CARNET 4
REEKS 4
Avec l'autorisation de Met de toelating van HERGÉ

Diffusée en France par le « Chèque » *Tintin*, une autre version de cette série existe, sous une couverture uniforme mais de couleur variable illustrée d'un Tintin à l'imperméable. Elle est tout entière reproduite à la page suivante. Relatif au *Sceptre d'Ottokar*, le carnet sans titre présenté ci-dessous s'y rattache mais fut diffusé dans le cadre d'un concours.

En 1953, Quick et Flupke réalisent l'exploit de s'insinuer dans la série belge des *Décalcomanies Tintin*.

Ci-dessous, un avatar de la version française de ces mêmes carnets.

Récompense du GRAND CONCOURS du CARDIGAN
TISSU GARANTI
BOUSSAC
Le nouveau vêtement pour le chic et la gaieté à l'école
DÉCALCOMANIE GLISSANTE
Nouveauté qui n'a rien de comparable avec la décalcomanie ordinaire. Elle s'applique à l'eau instantanément, solidement, durablement, sur tous matériaux : papier, bois, métal, verre, céramique, cuir, etc.
1 Découper le sujet (fig. 1).
2 Le tremper quelques secondes dans l'eau puis le laisser détremper un petit instant (fig. 2).
3 Glisser le sujet jusqu'au bord de son support-papier ; poser le décalque à l'emplacement voulu, dégager le support papier en tirant tandis que le sujet est maintenu en place du bout d'un doigt (fig. 3).
4 Faire adhérer parfaitement à l'aide d'un tampon buvard de préférence pour supprimer les bulles d'air. Ne plus déplacer, la prise est solide après quelques heures.
DÉTREMPE
MOUILLAGE
DÉCALCOMANIES TINTIN
Avec l'autorisation de HERGÉ

Le Tintin à l'imperméable qui illustre la série diffusée en France par le Chèque *Tintin* cède sa place aux deux « ketjes » venus tout droit de Bruxelles.

Le dessin original reproduit ci-dessus (collection particulière) illustrait en 1949 la page de titre du premier recueil en couleur des *Exploits de Quick et Flupke*. C'est lui qui fut utilisé en couverture du 4e carnet « belge » de 1953. Mais c'est une reprise qui orne le carnet n° 4 de la série ci-dessus.

Déjà équivoque dans la série belge de 1953, l'apparition de Quick et Flupke au sein de la série française des *Décalcomanies Tintin* semble d'autant plus incongrue que les insolents garnements ont chassé Tintin et Milou de la couverture.

En 1954, les listes publiées dans l'hebdomadaire *Tintin* des objets disponibles en échange des « points » *Tintin*, en France comme en Belgique, ne font plus mention du moindre carnet de décalcomanies. On peut dès lors imaginer qu'ils sont épuisés.

Toujours est-il qu'il faudra attendre la fin de l'année 1955 ou le début de 1956 pour voir deux nouvelles séries apparaître en Belgique : la série noire et la série bleue.

Les carnets de la série noire, qui comporte en principe douze titres, mesurent 13 cm sur 10. Cette série reprend les titres de 1953 et reproduit les mêmes dessins. J'ai pu réunir neuf des douze titres de la série noire, mais ne les ayant jamais vus depuis les quelque quarante ans que j'ai entrepris de les collectionner, je me demande si les numéros 3, 4 et 6 existent. À remarquer également, dans cette série, l'attribution d'au moins trois carnets sur douze à des épisodes des *Aventures de Jo, Zette et Jocko*.

La série bleue, qui ne comporte que cinq carnets, complète en quelque sorte la série noire, du moins en ce qui concerne les titres,

sans qu'il soit possible de préciser laquelle serait antérieure à l'autre. Les volets intérieurs de ces cinq carnets offrent pourtant un aspect particulier : ils sont constitués de nouveaux dessins, qui ne changeront plus jusqu'à la fin. Car il faut savoir que les *Décalcomanies Tintin* traverseront gaillardement les années 1960. Nous y reviendrons dans la revue 56.

Gaëtan LALOY

Les titres des carnets qui, dès 1955-56, composent les séries noire et bleue se complètent.

LE TEMPLE DU SOLEIL

DE L'AVENTURE MARITIME À L'AVENTURE INTÉRIEURE

Dans une lettre à son épouse Germaine, datée du 1er juillet 1948, Hergé se plaint de ne plus trouver d'intérêt aux aventures de Tintin. Il lui écrit ceci : *Mais c'est ce désir d'aventures, c'est ce goût de l'aventure et du risque qui m'est devenu étranger. Dans* Le Maître de Santiago, *Don Alvaro déclare à son ami : "Aux jeunes les aventures maritimes. Pour nous, il n'y a plus qu'une aventure qui compte : l'aventure intérieure." (Ce ne sont certainement pas les mots exacts dont s'est servi Montherlant, mais c'en est le sens.[1]) J'en suis là, à l'aventure intérieure. Et c'est pour cela que je voudrais peindre. C'est devenu pour moi la seule manière de m'exprimer désormais, d'exprimer ma joie, ma tendresse ou ma peine.*[2]

Ci-dessus :
Haddock est ébranlé. L'enlèvement de son ami Tournesol a porté un rude coup à ses illusions : c'est comme si l'on avait enlevé son père.

À en croire cette lettre, Hergé, qui a passé le cap de la quarantaine et se considère désormais sur la pente descendante de la vie, conçoit l'existence comme une suite de périodes distinctes. Aux jeunes, l'aventure maritime. S'il n'est guère voyageur lui-même, Georges Remi confie à son héros le soin de partir à la découverte du monde, que les aventures soient terrestres ou maritimes. Vient ensuite le mûrissement, l'antichambre de la vieillesse, la réflexion sur ce qui a été précédemment vécu. Il faut approfondir à l'occasion d'une nouvelle aventure qui n'est plus maritime mais spirituelle et intérieure.

L'aventure métaphysique

Si Tintin fut le médium idéal pour illustrer la première époque, Hergé craint que la seconde ne puisse s'accomplir chez lui sans l'addition d'une pratique nouvelle, celle de la peinture, qui l'attire de plus en plus. Il juge apparemment Tintin incapable d'illustrer une aventure qui ne serait plus physique mais métaphysique. Il ignore comment faire évoluer son personnage, sans doute parce qu'il ne sait pas quelle direction donner à sa vie. Pourtant, dès cette époque, une lecture spirituelle des aventures du petit reporter est envisageable. L'épopée péruvienne, qu'Hergé ne parvient pas à terminer au moment où il écrit cette lettre à son épouse, n'est pas seulement une aventure maritime : elle se présente déjà comme une aventure intérieure.

Pendant l'été 1948, au siège du journal *Tintin*, dont Hergé est la personne-clé, la publication du *Temple du Soleil* est provisoirement arrêtée. Il faut trouver une justification pour calmer l'impatience des jeunes lecteurs. La rédaction annonce : *Notre ami Hergé a besoin de repos. Oh, ne vous inquiétez pas, il se porte fort bien. Mais en refusant de ménager ses forces pour vous retrouver chaque semaine au rendez-vous du* Temple du Soleil, *notre ami s'est un peu surmené. Il vous reviendra vite, Dieu merci.*[3] Les aventures du petit bonhomme reprennent finalement le 14 août, après un arrêt de deux mois. Tintin et Haddock vont au bout de leur périple, qui conduira à la délivrance de Tournesol. C'est sans doute pendant qu'il travaille cette aventure qu'Hergé prend le temps de lire *Le Maître de Santiago*. Parmi les rares écrivains qu'Hergé admirait sans réserve, il faut d'abord citer Henry de Montherlant[4]. Il trouve chez cet auteur un ton, des propos et une philosophie de l'existence qui l'aident à se définir.

Pour la bonne cause

Écrite en 1945, publiée en 1947, la pièce de Montherlant sera créée à Paris, au Théâtre Hébertot, en janvier 1948. Même si elle ne contient pas d'allusions directes au climat de la Seconde Guerre mondiale, on doit la lire également à travers les événements dramatiques qui ont marqué tous les esprits entre 1940 et 1948. Est-ce par l'entremise de Robert Poulet, fréquenté depuis 1941, qu'Hergé découvre cette œuvre? Ou par le canal de Germaine, qui se montre une inconditionnelle de Montherlant[5]? Quoi qu'il en soit, la pièce marque d'autant plus Georges Remi qu'elle traite de la conquête de l'Amérique, des *Indes*, comme on disait au XVI[e] siècle. C'est le thème même de l'aventure du petit reporter.

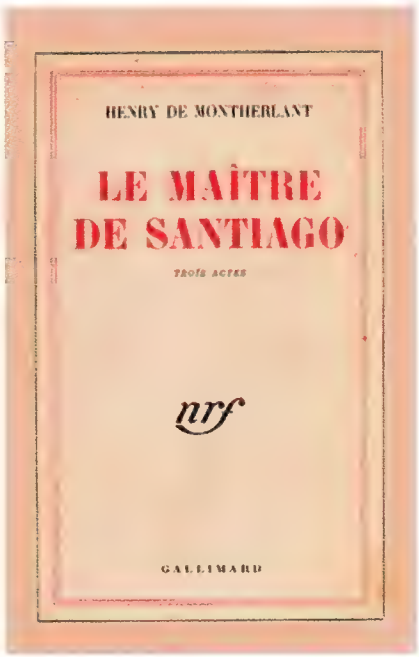
La scène se passe en 1519, à Avila, dans la maison de Don Alvaro Dabo, un chrétien intransigeant, que ses amis veulent envoyer aux Indes, pour de multiples raisons. Il s'y refuse, ne voyant dans la colonisation qu'un outil d'oppression des Indiens, sous couvert de les amener au Christ : *Dans une guerre de cette espèce, la cause qui est sainte, c'est la cause des indigènes. Or, la chevalerie est essentiellement la défense des persécutés. Si j'allais aux Indes, ce serait pour protéger les Indiens, c'est-à-dire, selon vous, pour "trahir"* [6], affirme-t-il à ses compagnons de l'ordre de Saint-Jacques. Il leur assène peu après cette prédiction, qu'il faut lire en fonction de la situation belge ou française de l'immédiate après-guerre : *Les colonies sont faites pour être perdues. Elles naissent avec la croix de mort au front*[7]. Alvaro dénonce le désir de s'enrichir qui préside à l'entreprise coloniale. Lui n'est pas de cette race, il souhaite la pauvreté, l'obscurité, le face-à-face dans *la nuit obscure* avec Dieu plutôt que la fausse lumière recherchée par ses contemporains. Il tourne le dos aux valeurs marchandes, l'utilité, l'enrichissement, le goût du confort : *J'ai été élevé à apprendre qu'il faut volontairement faire le mauvais marché. Qu'il ne faut pas se baisser pour ramasser un trésor, même si c'est de votre main qu'il s'est échappé. Qu'il ne faut jamais étendre le bras pour prendre quelque chose. Que c'est cela, et peut-être cela plus que tout, qui est signe de noblesse*[8].

Ces propos, et beaucoup d'autres qui condamnent avec sévérité les lendemains de la Guerre en France, reçoivent chez Hergé un écho favorable. Il tente d'intégrer la leçon qu'Alvaro inflige à Don Bernal dans l'album qu'il travaille[9], et cela dans le but de déplacer l'intérêt de l'aventure maritime vers l'aventure intérieure.

La vraie noblesse

Dans *Les 7 Boules de cristal*, premier volet de l'aventure péruvienne qu'Hergé compose pendant l'Occupation, il est alors au sommet de sa carrière puisqu'il travaille pour le premier quotidien de Belgique. Dans cet épisode, on voit Haddock adopter des comportements aristocratiques, mais d'une façon purement extérieure. Il vit dans son château, porte monocle, s'habille à l'anglaise, fume des havanes, possède un cheval et se fait servir des cocktails préparés dans un shaker d'argent par un larbin en queue de pie. En bref, il singe les riches et les puissants, dans le vain espoir d'acquérir une noblesse qui était jadis l'apanage de son ancêtre, le chevalier François de Hadoque.

L'enlèvement de Tournesol porte un coup à ses illusions. C'est comme si l'on avait enlevé son père[10]. Le capitaine découvre que l'essentiel n'est pas dans l'exhibition ostentatoire des richesses matérielles. La vraie noblesse se reconnaît dans le refus des



Lorsqu'il s'imprègne de la pièce de Henry de Montherlant *Le Maître de Santiago* que viennent de publier les Éditions Gallimard, les doutes assaillent déjà Hergé, qui ne tardera pas lui-même à tomber dans une apathie semblable à celle qu'il vient de faire vivre au capitaine Haddock.

comportements bas, des valeurs communes. Quand la majorité des hommes ne pensent qu'à être connus du public, il faut choisir l'anonymat. Quand ils ne désirent que l'enrichissement, il ne faut rien prendre ni rien garder. Cette leçon hautaine, qui transparaît dans les œuvres de Montherlant, Hergé la fait sienne, lui qui se veut de sensibilité aristocratique. Montherlant montre en effet que la noblesse véritable ne s'attache pas à un patronyme ; on peut être le fils de Léon Remi et d'Élisabeth Dufour tout en se définissant comme *noble,* grâce à sa vie intérieure et aux valeurs qu'on affiche. Hergé nourrissant sa création de sa vie intime, au point qu'on peut lire *Les aventures de Tintin* à travers le filtre autobiographique, on retrouve ces thèmes dans la saga du petit reporter. En particulier, le second volet de l'aventure au Pérou sera pour Archibald l'occasion de se débarrasser des apparences de la noblesse pour atteindre l'essentiel, le dénuement, le courage, la fidélité, le refus des valeurs contemporaines.

Comme le soutient Montherlant, l'enrichissement est incompatible avec la quête spirituelle. Atteindre la noblesse du cœur implique de cultiver le dépouillement.

Graduellement, et sans que le lecteur puisse observer aucune rupture de ton, on passe de l'aventure maritime à l'aventure intérieure.

Le poids de la fortune

Un épisode est particulièrement important dans ce contexte. Il se situe immédiatement après la découverte par Tintin, que la chute d'eau dans laquelle il est tombé dissimule, d'un souterrain menant au Temple du Soleil. Nos trois amis gravissent un escalier puis se trouvent dans une salle souterraine où le jeune homme fait une découverte étonnante : *Tiens ! qu'est-ce qui brille, là, par terre ?* Ce sont d'énormes pépites d'or, qui attisent immédiatement la convoitise du capitaine : *De l'or, mille sabords !... De l'or natif... Nous sommes riches, riches, riches !* Tintin essaye de calmer l'enthousiasme de son compère : *Voyons, capitaine, nous avons autre chose à faire qu'à récolter de l'or...* Mais le marin ne l'entend pas de cette oreille, l'occasion est trop belle : *Je sais, fiston, je sais... Mais vous comprenez, c'est un souvenir...* Il bourre alors ses poches d'énormes pépites puis il rejoint ses deux compagnons à contrecœur : *Quel malheur de ne pouvoir en prendre davantage !*

Il se conduit alors comme les soudards espagnols de la Renaissance, ne voyant dans la conquête des Indes qu'une occasion de s'en mettre plein les poches, au sens littéral du mot. Mais il découvre bientôt que cette richesse pèse lourd et ralentit quelque peu sa marche : *Tonnerre de Brest ! Quel poids ! Mille sabords ! Que c'est lourd !*

Un peu plus tard, nos trois amis doivent passer à travers *une porte étroite*, je veux dire une anfractuosité dans les rochers, s'ils veulent poursuivre leur route qui doit mener à la délivrance de Tryphon. Tintin et Zorrino y parviennent sans anicroche mais Archibald rencontre bien des difficultés : *Je suis trop gros, mille sabords !... Je ne*

suis pas un homme-serpent, moi, tonnerre de tonnerre de Brest ! C'est alors que Tintin le met face à son désir infini de possession : *Évidemment, surtout bourré d'or comme vous l'êtes !*

Quête spirituelle

L'enrichissement est incompatible avec la quête qu'ils mènent par ailleurs, une quête dont la dimension spirituelle est aussi importante que le motif officiel du voyage. À l'instar du héros de Montherlant, le capitaine apprend de la bouche de Tintin qu'*il ne faut pas se baisser pour ramasser un trésor*. Si le reporter inflige cette leçon à son aîné, c'est parce qu'il a franchi, lui, les différents degrés du dépouillement pour atteindre la noblesse du cœur qu'exige Montherlant de ceux qui veulent l'accompagner dans sa recherche spirituelle. Il encourage Haddock à se défaire des richesses apparentes pour franchir la porte étroite menant au cercle des élus : *Allons, un bon mouvement, capitaine !... Débarrassez-vous de tout cela...* Haddock s'y résout de plus ou moins bon gré pour parvenir à un dépouillement plus grand qu'avant. Mais comme il est un homme, plutôt qu'un ange comme Tintin, il ne peut s'empêcher de maugréer : *Tout de même, c'est un crime d'abandonner tout cet or !*

Cet épisode est essentiel dans l'économie de l'aventure péruvienne puisque celle-ci permet de passer de l'aventure maritime à l'aventure intérieure.

Remarquons d'abord qu'il a son origine dans le roman *L'Épouse du Soleil,* une des sources les plus importantes de l'album *Le Temple du Soleil*, avec le volume de Charles Wiener, paru en 1880, *Pérou et Bolivie.* Le roman de Gaston Leroux paraît en 1912 ; Hergé, ou son scénariste Jacques Van Melkebeke, le suivent de si près qu'il n'est pas abusif de parler ici de plagiat, même si les éléments de *L'Épouse du Soleil* sont retravaillés pour mieux s'ajuster à l'univers de Tintin. Dans le roman de Leroux, Raymond, le fiancé de Marie-Thérèse de la Torre, accompagné d'un guide, arrive au Temple du Soleil par un long souterrain *oublié depuis des générations*, dans lequel il n'y a qu'à se baisser pour ramasser de l'or car il s'agit en fait d'une ancienne mine abandonnée[11]. Si cette mention de pépites à portée de la main est faite en passant par Gaston Leroux, Hergé pour sa part, du moins dans la première version du récit publié dans le journal *Tintin*, la développe longuement, soumettant le capitaine Haddock à une tentation aussi forte que celle de l'alcool. Il se jette sur les pépites avec la même avidité qu'il se précipite sur une bouteille d'alcool dans *Le Crabe aux pinces d'or.* Puis, à l'incitation de Tintin, qui remplit ici le rôle que le bon ange tiendra dans *Coke en stock,* le capitaine parvient à résister à la tentation, ou du moins se voit contraint d'abandonner la fortune amassée dans ses poches, s'il veut poursuivre sa quête.

Les chemins de la vertu

En développant l'épisode dans cette direction, Hergé nous montre que la dimension spirituelle de l'aventure est indissociable de sa dimension matérielle. Haddock doit apprendre la pauvreté auprès de Tintin, comme il a auparavant appris à modérer son éthylisme. Semblable à la belette de la fable de La Fontaine, il est entré maigre dans le souterrain qui mène au Temple du Soleil, maigre il lui faut sortir[12].

On sait que nos héros parviendront à bonne fin, et qu'un Père affaibli, inconscient de ce qui lui est arrivé, reviendra à Moulinsart. Pour Tournesol, tout ce qui s'est passé depuis qu'il fut enlevé par Chiquito dans le jardin de la villa de Bergamotte, c'est du cinéma, rien de plus : *Ah ! du cinéma !... Bon, je comprends : c'est une reconstitution historique, sans doute...* Le drame ne paraît pas

Tintin encourage le capitaine à se défaire de ce qui l'encombre afin de franchir plus facilement la porte étroite qui mène au cercle des élus.

L'or à portée de main : un élément trouvé par Hergé dans l'ouvrage de Gaston Leroux *L'Épouse du Soleil.*

Moi aussi, je le jure : jamais je n'accepterai de tourner dans un autre film, même si Hollywood me faisait un pont d'or. Vous avez ma parole.

Tel un père affaibli au terme d'un parcours éprouvant, Tournesol n'a pas la moindre conscience du drame dont il vient d'être l'objet.

l'avoir touché en profondeur, et c'est mieux ainsi, car la situation est indicible.

Par ailleurs, on peut affirmer, sur la foi des différentes biographies d'Hergé parues à ce jour, que Georges Remi ne possède pas encore tous les outils permettant de transformer *Tintin* en une saga métaphysique. Comme Tournesol lui-même, il ne perçoit rien au-delà de l'image.

Lorsque Hergé publie l'aventure péruvienne en album, en 1949, il choisit, en grande partie pour des raisons pratiques, d'éliminer l'épisode des pépites d'or, digne des aventures de Candide. Les rapports discrets entre le héros de Voltaire et le petit reporter en culottes de golf s'en trouvent atténués. Mais l'implication intime du créateur dans son œuvre se trouve éliminée par la même occasion. Non seulement le contexte de dépression sévère dans lequel Hergé a composé cet album devient illisible, mais disparaît également l'importance d'Henry de Montherlant dans la constitution des valeurs hergéennes. Les rapports entre *Le Maître de Santiago* et *Le Temple du Soleil* sont effacés. La lecture anxieuse qu'Hergé fait à l'époque de certains textes de Montherlant comme *Service inutile* n'a plus de raison d'apparaître. La suture entre aventure maritime et aventure intérieure est invisible. Les fondements subjectifs de la saga de Tintin sont recouverts par le succès et la gloire qui viennent à l'auteur à partir de cet épisode fameux.

Depuis le décès de sa mère, le 19 avril 1946, Hergé entreprend d'enterrer Georges Remi. Il faudra attendre le labeur acharné de plusieurs tintinologues éminents[13] pour que le soubassement archéologique des albums de Tintin soit mis au jour et que de nouvelles grilles de lecture soient proposées.

Car, comme le précise un dicton fameux, *notre métier, à nous, est de tout savoir !*

Jean-Marie APOSTOLIDÈS

[1] Ce n'est pas à son ami Don Bernal que Don Alvaro adresse ces paroles, mais à Don Fernando de Olmeda, un membre de l'Ordre de Saint-Jacques. Il lui dit exactement ceci : *Les jeunes gens n'ont l'audace de rien, ni le respect de rien, ni l'intelligence de rien. À eux les expéditions maritimes, c'est bien ce qu'il leur faut. Mais les hautes aventures sont pour les hommes de notre âge, et les hautes aventures sont intérieures. Le Maître de Santiago*, acte I, scène 6, *In* Montherlant, *Théâtre*, Bibliothèque de La Pléiade, Paris, Éditions Galimard, 1965, p. 620.

[2] Lettre d'Hergé à Germaine Kieckens, du 1er juillet 1948, pp. 3b-4a.

[3] *L'Univers d'Hergé*, vol. IV, p. 21.

[4] Voir l'article *Portrait d'Hergé en lecteur intermittent* que Philippe Goddin et moi-même avons publié dans la revue *Les Amis de Hergé* n° 53, 2012, pp. 30-31.

[5] Après avoir sermonné son époux, Germaine Kieckens termine sa lettre du 7 juillet 1948 par ces mots : *Au revoir, mon cher grand. J'espère te revoir tout bronzé, tout beau, tout fort et "bon" à l'intérieur comme à l'extérieur. Montherlant n'aurait pas dit mieux.*

[6] Montherlant, *Théâtre*, Bibliothèque de La Pléiade, Éditions Gallimard, Paris, 1965, p. 611.

[7] *id.*, p. 613. Lorsque la pièce sera reprise à la Comédie-Française, en 1958, la guerre d'Algérie bat son plein. Montherlant accepte alors de couper cette réplique.

[8] *id.*, p. 630.

[9] En ce sens, il faut considérer *Le Maître de Santiago* comme l'une des sources littéraires du *Temple du Soleil.*

[10] Il faut rapprocher cet épisode du fait que l'abbé Norbert Wallez, le père spirituel d'Hergé, est mis en prison à la fin de la guerre pour incivisme. Voir à ce propos la biographie de Philippe Goddin, *Hergé - Lignes de Vie*, Éditions Moulinsart, Bruxelles, 2007.

[11] Voir Éric Crubézy et Nicolas Sénégas, *Hergé archéologue*, Éditions Errance, Paris, 2011, p. 154.

[12] La Fontaine, *La belette entrée dans un grenier, in Fables*, Livre III, fable 17.

[13] Numa Sadoul, Benoît Peeters, Philippe Goddin, Pierre Sterckx, pour n'en citer que quelques-uns.

LA DEPECHE

Les informations de La Dépêche *sont des informations qui frappent*

MÉPRISE OU MÉPRIS ?

Bernard Martin n'en est pas revenu lorsqu'il a découvert, dans le numéro du 26 mars 1933 de *Cœurs Vaillants*, les résultats d'un concours… et surtout la liste des prix remportés.

Chez les plus de douze ans, les premiers étaient, dans l'ordre : un beau phono portable, une plaquette artistique, une pendulette de luxe, un portefeuille en maroquin, deux boîtes d'aquarelle, une garniture de table entièrement brodée à la main, deux boîtes de compas et enfin, du 10e au 25e prix… l'album des *Aventures de Tintin au pays des Soviets*. Dans la catégorie des moins de douze ans, le même album venait, du 8e au 26e prix, après un Molitor électrique (jeu de société), un jeu de croquet, un réveil moderne avec sonnerie, un service à hors-d'œuvre en métal argenté, deux boîtes d'aquarelle et une boîte de compas. Cherchez l'erreur !

Incidemment, cette découverte incite à croire que si, en 1933, l'album en question était réputé épuisé, il en subsistait au moins trente-cinq exemplaires dans les caves de *Cœurs Vaillants*, rue de Fleurus.

TRÈS APPRÉCIÉ DES JEUNES ITALIENS

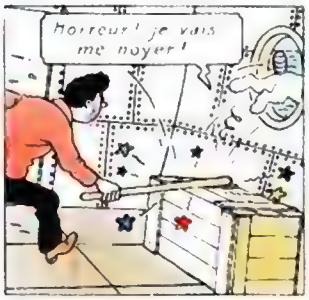
***« Quand l'appétit nous vient, nous savourons Tintin »,* prétendent ces adolescents italiens qui doivent être quinquagénaires aujourd'hui.**

Andiamo tutti
a tempo di Tin Tin
tintin
Quando squilla l'appetito, andiamo tutti a tempo di Tin Tin! Una morbidezza farcita.
Alla crema cacao. O, se preferite, all'albicocca. O alla crema viennese.
Tin Tin è un prodotto della pasticceria Alemagna

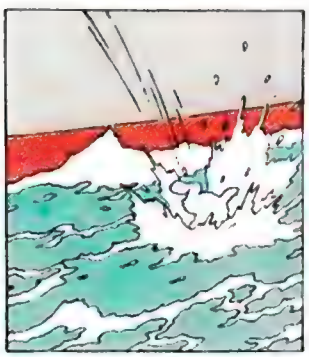
Notre ami Claude Stern, qui réside dans le Tessin, nous sort de ses archives une pleine page publicitaire, publiée le 22 novembre 1970 dans le *Corriere dei Piccoli*, qui tendrait à prouver qu'à défaut d'avoir connu en Italie un véritable succès éditorial, Tintin (ou Tin Tin) y a connu à l'époque un certain succès… auprès des jeunes gastronomes. Il s'agissait d'une douceur moelleuse, fourrée au chocolat, à l'abricot ou à la crème viennoise. Trois ans plus tard, nous précise Claude, le *Corriere dei Piccoli* (« Le Courrier des Petits ») a changé de nom et sans doute de public cible. Il est devenu le *Corriere dei Ragazzi* (« Le Courrier des Garçons »), et Hergé y publie, le 1er janvier 1973, un dessin dédicacé destiné à illustrer le courrier des lecteurs.

PANSEMENT PARTI ?

Amélien Berra n'avait pas encore deux ans et demi lorsqu'il fit observer à son père qu'il y avait une erreur dans l'album *Tintin au Congo* que ce dernier lui lisait. À la page 5, on voit en effet que la queue de Milou est munie du gros pansement dû à ses récentes mésaventures... mais celui-ci n'est plus là à la page 6.



Parti, le pansement ? Le papa tintinophile a bien essayé de faire croire à son fils que le gentil Milou l'avait perdu dans l'eau, mais il voyait bien que la première case de la page 6 le démentait. Aussi a-t-il bien dû reconnaître que là, le dessinateur s'était trompé.



Ceci fait sans doute d'Amélien le plus jeune des amis de Tintin — et de Milou — à avoir relevé une anomalie dans leurs aventures. Bravo à lui ! Il faut dire qu'il a de qui tenir, puisqu'il n'est autre que le petit-fils d'un «hergéologue» reconnu.

UN CAFÉ DOUBLE... ET UNE BOUTEILLE DE RHUM

Situé à Amiens, au bord de la Somme, à proximité du pittoresque quai Belu et à l'ombre de la magnifique cathédrale Notre-Dame, chef-d'œuvre de l'art gothique, ce *Ad'hoc Café* tire manifestement son nom des célèbres *Hard Rock Cafés* qui ont essaimé depuis des décennies de par le monde. Il n'empêche, si l'on en juge par le chevalier en jabot et tenue lilas qui reste de bois au coin de sa terrasse picarde, ce *Ad'hoc Café* aurait tout aussi bien pu s'appeler le *Hadoque Café*. Du reste, s'il n'avait repris du service récemment au Musée Hergé de Louvain-la-Neuve, le totem du chevalier François de Hadoque qui décorait jadis les Studios Hergé aurait fait belle figure sur le quai, à côté de son double polychrome. Ils auraient pu s'en raconter, des histoires de Boit-sans-soif !

QUERELLE DE SPÉCIALISTES

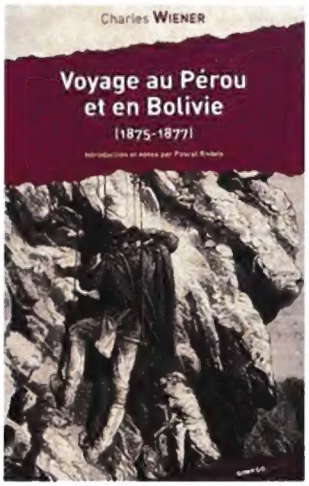
Suite à la publication dans notre dernière revue de la seconde partie de ses réflexions sur le cauchemar prophétique de Tintin dans la tombe de Kih-Oskh, notre ami Yves Horeau a reçu de la part de celui qui, décidément, s'affirme comme un de ses plus fidèles contradicteurs, le professeur Dimitri Sakharine, les deux remarques que voici.

D'abord, écrit-il, *vous écrivez que le trône représenté par Hergé, sans accoudoirs, est beaucoup trop « Louis XV » pour rappeler celui de Toutankhamon. Or, il s'agit de la copie fidèle du siège représenté sur le décor du* dossier *du trône royal... décor que vous aviez du reste montré dans la revue précédente, en page 45. Ensuite, je trouve hasardeux d'employer, comme vous l'avez fait, le mot « havane » pour désigner les cigares du Pharaon, car il faut savoir que dans les années 1920, l'Égypte produisait du tabac et fabriquait des cigares.*

La réponse d'Yves n'a pas tardé. *Cher Professeur et ami, votre première remarque est justifiée*, a-t-il concédé. *En effet, il ne faut pas confondre le trône de Toutankhamon (quelque peu tarabiscoté et en effet pourvu d'accoudoirs) avec celui qui est représenté sur son dossier plaqué or. Je m'y suis laissé prendre et vous promets de ne plus recommencer. En revanche, votre seconde remarque n'est selon moi qu'à moitié justifiée, car la mention « habana » apparaît bel et bien sur le coffret et sur les bagues des cigares de la première édition (mais pas dans la seconde, je vous l'accorde).*

AU PÉROU AVANT TINTIN

L'information intéressera sans doute pas mal de nos lecteurs : l'ouvrage de Charles Wiener *Pérou et Bolivie*, qui constitua la plus importante source de documentation d'Hergé pour *Les 7 Boules de cristal* et *Le Temple du Soleil*, et qui était pratiquement introuvable depuis lors, sauf dans sa traduction espagnole, a été réédité en langue française voici quelque temps.



Intitulée *Voyage au Pérou et en Bolivie (1875-1877)*, cette réédition comprend une présentation et des commentaires de Pascal Riviale, chercheur aux Archives nationales de Paris et auteur d'ouvrages sur l'américanisme. Outre le récit palpitant de Wiener, le livre reproduit la plupart des gravures de l'édition originale, publiée en 1880 par la Librairie Hachette. Celles-là mêmes qui avaient été utilisées par Hergé.

Charles Wiener,
Voyage au Pérou et en Bolivie,
Éditions Ginkgo,
Collection Mémoire d'homme,
2010,
Format 14 x 21 cm
464 pages, 650 g
ISBN 978-2-84679-080-2
Prix public 25,40 euros

LA TOILETTE DE LA SIRÈNE

Le dossier intitulé «*Quand lamas fâchés*» (revue n° 54) aurait-il semé un vent de panique chez les autorités de Cuzco ? Depuis sa parution, il nous est revenu qu'en prévision d'éventuelles manifestations tintinophiles organisées sur place, en hommage à la Sirène sur les seins de laquelle le capitaine Haddock s'était penché, les édiles ont fait récemment disparaître les souillures dont celle-ci fut la victime. S'il est bien connu, notamment depuis la publication du *Temple du Soleil*, que les lamas prennent soin de viser lorsqu'ils crachent sur quelqu'un, l'on remarquera que les iconoclastes qui ont maculé la fontaine du capitaine de tags en forme de serments d'amour se sont trompés de cible. «Ti amo Katy» ?... Pour autant qu'on sache, la Sirène de Cuzco ne s'appelle pas Katy ! Alors, pourquoi pas, plutôt, « Archibald for ever », «Qui crache paye» ou encore « À lama, lama et demi » ?

EN ATTENDANT DUPOND ET DUPONT

Actif avec les Routiers de Saint-Boniface au sein de la troupe de clowns *les Gargamacs*, Hergé prêta son concours, en fin d'année 1930, aux représentations de *La Seconde Jeunesse de Monsieur Adhémar*, une revue dont le texte n'a pas été conservé.

Dans *Le Petit Vingtième* du 1er janvier 1931, René Weverbergh, responsable de la rubrique *Chez nos scouts* (ici caricaturé par Jam dans *Le Boy-Scout Belge* du 10 février suivant), livre cependant un détail intéressant en écrivant que cette revue « a eu réellement un très grand succès ; *je dirais même plus* : un succès très grand ! (Ceci pour ceux qui assistèrent à la revue) ».

Cet indice suffit à indiquer que l'expression *Je dirais même plus*, le leitmotiv des Dupondt (personnages qui n'étaient pas encore nés à ce moment-là), est issue, en droite ligne des délires verbaux des Gargamacs, c'est-à-dire de dialogues qui devaient sans doute pas mal de leurs perles à Hergé lui-même.

LES SCOOPS DE WALTER RIZOTTO

CASE PROPRE

Pierre-Henry Lenfant a expliqué à Walter Rizotto l'étymologie du (très joli) nom *Bougoutintin*, qui est celui d'un petit village de la commune de Lakamané situé à 250 kilomètres à l'est de Bamako (Mali). En bamanan (la langue bambara), *Bougou* signifie « case », mais désigne par extension un ensemble de cases, c'est-à-dire un village.

Quant au vocable *tintin*, il veut dire « propre » ou encore « tamisé », comme la farine débarrassée de ses impuretés. Si Tintin avait débarqué à Bougoutintin lors de son périple africain, il aurait donc été assuré d'y être reçu dans une case d'une propreté irréprochable.

LIGNE DROITE

Tracée à plus de 3 000 mètres d'altitude, la *recta Tin Tin* est située dans la province de Salta (Argentine), aux confins méridionaux de l'Empire inca. Portion parfaitement rectiligne (sur une vingtaine de kilomètres) de la route sinueuse qui va de Salta à Cachi, la *recta Tin Tin*, construite sur une ancienne piste indienne, traverse un paysage typique de *puna* sèche, où poussent des cactus géants et dans lequel évoluent en liberté des troupeaux de lamas.

NOS PUBLICATIONS

Les publications suivantes sont toujours disponibles au secrétariat de notre association :

Revue ***LES AMIS DE HERGÉ*** : les numéros 31,32 et 36 à 54 inclus sont vendus en édition originale, au prix de 25 € par exemplaire. Tous les numéros épuisés sont disponibles sous forme de tirage couleur par ordinateur, recto verso et brochés, au prix de 22 € par exemplaire.

HERGÉ NOUS DIRAIT MÊME PLUS : l'asbl a édité la retranscription d'une série d'entretiens radiophoniques accordés par Hergé entre 1966 et 1979, auxquels nous avons ajouté d'autres éléments méconnus ou inédits.

Ils ont également été enrichis d'une série de portraits du créateur de Tintin et illustrés de nombreux documents d'archives.

Tiré à 1 000 exemplaires, ce numéro hors série, qui compte 48 pages, est vendu au prix de 20 €.

UNE VISITE À LA FERRIÈRE CHEZ MONSIEUR ET MADAME HERGÉ : cet ouvrage de seize pages tout en couleur est abondamment illustré au moyen d'un reportage photographique exclusif, réalisé dans la maison de campagne de Georges Remi à Céroux-Mousty et dans la propriété baptisée «La Ferrière» qu'il n'a cessé, depuis son acquisition, d'agrandir, d'aménager et d'embellir. Il permet pour la première fois de détailler l'agencement de la demeure d'Hergé, d'apprécier son ameublement et sa décoration, d'admirer les nombreuses œuvres d'art et antiquités que le créateur de Tintin y a introduites, mais aussi de parcourir les allées de la propriété, d'admirer la maison et ses dépendances sous tous les angles, et même d'en connaître les recoins secrets. Ce numéro hors série de notre revue est disponible au prix de 12 €.

HERGÉ COLLECTIONNEUR D'ART : les photos réunies dans ce livre ont été réalisées par André Soupart et sont pour la plupart totalement inédites. Elles permettent de découvrir la collection de peintures de Hergé, qui la présente avec passion et humour. Ces images exceptionnelles sont commentées par Pierre Sterckx, l'ami et le conseiller artistique de Hergé.

Il existe un tirage de cet album luxueux limité à cinq cents exemplaires réservés aux Amis de Hergé. Ce tirage numéroté comprend une photo supplémentaire signée par le photographe. Il est disponible au prix de 30 €.

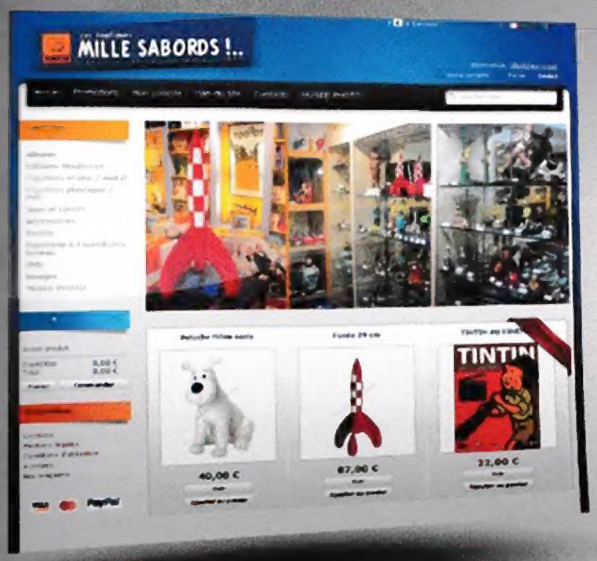
Tous les prix ci-dessus comprennent les frais de port et d'emballage. Pour plus de renseignements, contactez-nous par mail : gedw@skynet.be ou visitez notre site internet : **www.lesamisdeherge.be**

Les boutiques
MILLE SABORDS !..
Librairie spécialisée depuis 1987
1987 - 2012
25 ANS !

HTTP://WWW.1000-SABORDS.COM

2 ESPACES DE VENTES

LA BOUTIQUE EN LIGNE
Revendeur officiel de la société MOULINSART



Livres, figurines, papeterie, DVD, jeux, accessoires, textile...

LE SITE DES COLLECTIONNEURS
ACHAT - VENTE - EXPERTISE

CONSULTANT DE Sotheby's
BANDE DESSINÉE

OLIVIER POIRIER
+33 6 85 93 01 63

1 VENTE / AN

albums et objets de collection
PIXI - LEBLON DELIENNE - AROUTCHEFF
Dessins originaux/lithos/dédicaces

1000-SABORDS - 20-22 rue Palais 17000 LA ROCHELLE - Tél : 05 46 41 74 06 / 05 46 41 73 73
© Copyright 1000-sabords 2006-2012 - Images de Tintin/Hergé © Copyright moulinsart 2011

LES AMIS DE HERGÉ

Semestriel - Numéro 55 - Printemps 2013
© Les Amis de Hergé a.s.b.l.
Les dessins de Hergé sont © Hergé / Moulinsart 2013
Le portrait reproduit en page 3 est
© Andy Warhol / Jean-Pol Stercq.

Directeur de publication et rédacteur en chef :
Philippe Goddin

Comité de rédaction : Gérald Dewinter
Gaëtan Laloy
Jacques Langlois
Patrick Vandersleyen

Pré-presse / Impression : Zen Productive sprl / Waterloo

Secrétariat : Gérald Dewinter
Avenue des Avocettes, 2
B - 1420 - Braine l'Alleud
Tél. : 32 (0)2 354.21.31
E-mail : gedw@skynet.be

Banque :

Belgique : BNP-Paribas-Fortis
compte 001-1724855-77
IBAN : BE80 0011 7248 5577
BIC : GEBABEBB

France : Banque Crédit Lyonnais, 30002
6, avenue Jean Mabuse
59600 Maubeuge
N° de compte : 0000079160V
IBAN : FR04-3000-2039 5100-0007-9160-V76
BIC : CRLYFRPP

Site internet : **www.lesamisdeherge.be**

ISSN 0773-6703

Les articles qui paraissent dans la présente revue n'engagent que la seule responsabilité de leur(s) auteur(s). Tous textes ou illustrations quelconques non sollicités qui parviennent à la Rédaction ne seront pas renvoyés à leur(s) auteur(s). La Rédaction se réserve le droit de leur publication et pourra être amenée à modifier les textes tout en veillant à ne pas en changer le sens et ce sans recours de leur(s) auteur(s).

IMPRIMERIE OFFSET & DIGITALE
STUDIO GRAPHIQUE
IMPRESSION ET MISE EN PAGE

4 AVENUE DES PAVEURS
B-1410 WATERLOO
Tél. : 02 353 20 05
0496 80 45 75
zengraphic@scarlet.be

ZEN
PRODUCTIVE
S.P.R.L.
GRAPHIC

QUELLE CHARMANTE RÉCEPTION !... MAIS AVOUEZ, CAPITAINE : C'EST TOUT DE MÊME CURIEUX, CETTE INFLUENCE DES "GÉMEAUX" !...
En amical souvenir
Hergé (meaup !)
Juillet 66.